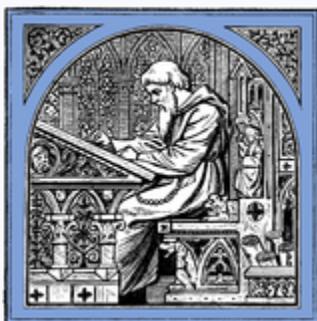


Discours de la méthode

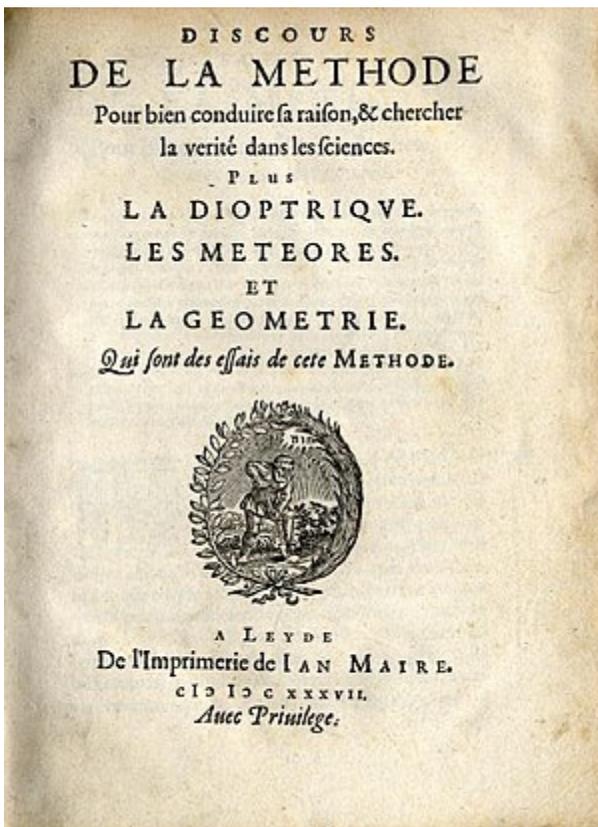


Exporté de Wikisource le 16 septembre 2024

Wikisource propose plusieurs éditions du *Discours de la méthode* de [René Descartes](#). 

- 1637 : 
Discours de la méthode,
imprimerie
Jan Maire 
- 1824 : 
[Discours de la méthode](#),
édition établie
par [Victor Cousin](#) 
- 1902 : 
[Discours de la méthode](#),
édition [Adam](#)
et [Tannery](#) 

Discours de la méthode



œuvre écrite 

Titre	Discours de la méthode pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences 
Sujet ou thème	philosophie 

DISCOURS

DE LA METHODE

POUR BIEN CONDUIRE SA RAISON ET CHERCHER
LA VERITÉ DANS LES SCIENCES

Si ce discours semble trop long pour estre tout leu en vne fois, on le pourra distinguer en six parties. Et, en la premiere, on trouuera diuerses considerations touchant les sciences. En la seconde, les principales regles de la Methode que l'Autheur a cherchée. En la 3, quelques vnes de celles de la Morale qu'il a tirée de cete Methode. En la 4, les raisons par lesquelles il prouue l'existence de Dieu & de l'ame humaine, qui sont les fondemens de sa Metaphysique. En la 5, l'ordre des questions de Physique qu'il a cherchées & particulièrement l'explication du mouuement du cœur & de quelques autres difficultez qui appartiennent a la Medecine, puis aussy la difference qui est entre nostre ame & celle des bestes. Et en la derniere, quelles choses il croit estre requises pour aller plus auant en la recherche de la Nature qu'il n'a esté, & quelles raisons l'ont fait escrire.

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chascun pense en estre si bien pouruû, que ceux mesme qui sont les plus difficiles a contenter en toute autre chose, n'ont point coustume d'en desirer plus qu'ils en ont. En quoy il n'est pas vraysemblable que tous se trompent ; mais plustost cela tesmoigne que la puissance de bien iuger, & distinguer le vray d'auec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement esgale en tous les hommes ; et ainfi que la diuersité de nos opinions ne vient pas de ce que les vns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diuerses voyes, & ne considerons pas les mesmes choses.

Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices, aussi bien que des plus grandes vertus ; et ceux qui ne marchent que fort lentement, peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent, & qui s'en éloignent.

Pour moy, ie n'ay iamais présumé que mon esprit fut en rien plus parfait que ceux du commun ; même i'ay souvent souhaité d'avoir la pensée aussi prompte, ou l'imagination aussi nette & distincte, ou la mémoire aussi ample, ou aussi présente, que quelques autres. Et ie ne sçache point de qualité que celles cy, qui servent à la perfection de l'esprit : car pour la raison, ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes, & nous distingue des bestes, ie veux croire qu'elle est toute entière en un chacun, & suivre en cecy l'opinion commune des Philosophes, qui disent qu'il n'y a du plus & du moins qu'entre les *accidens*, & non point entre les *formes*, ou natures, des *indiuidus* d'une même *espece*.

Mais ie ne craindray pas de dire que ie pense avoir eu beaucoup d'heur, de m'estre rencontré dès ma jeunesse en certains chemins, qui m'ont conduit à des considérations & des maximes, dont i'ay formé une Méthode, par laquelle il me semble que i'ay moyen d'augmenter par degrés ma connoissance, & de l'eslever peu à peu au plus haut point, auquel la médiocrité de mon esprit & la courte durée de ma vie luy pourront permettre d'atteindre. Car i'en ay déjà recueilly de tels fruits, qu'encore qu'aux iugemens que ie fais de moy-même, ie tâche toujours de pencher vers le côté de la défiance, plutôt que vers celui de la présomption ; & que, regardant d'un œil de Philosophe les diverses actions & entreprises de tous les hommes, il n'y en ait quasi aucune qui ne me semble vaine & inutile ; ie ne laisse pas de recevoir une extrême satisfaction du progrès que ie pense avoir déjà fait en la recherche de la vérité, & de concevoir de telles espérances pour l'avenir, que si, entre les occupations des hommes purement hommes, il y en a quelque une qui soit solidement bonne & importante, i'ose croire que c'est celle que i'ay choisie.

Toutefois il se peut faire que ie me trompe, & ce n'est peutestre qu'un peu de cuire & de verre que ie prens pour de l'or & des diamans. Je sçay combien nous sommes suiets a nous méprendre en ce qui nous touche, & combien aussy les iugemens de nos amis nous doiuent estre suspects, lorsqu'ils sont en nostre faueur. Mais ie seray bien aise de faire voir, en ce discours, quels sont les chemins que i'ay suiuis, & d'y représenter ma vie comme en un tableau, afin que chascun en puisse iuger, & qu'apprenant du bruit commun les opinions qu'on en aura, ce soit un nouueau moyen de m'instruire, que i'adiousteray a ceux dont i'ay coustume de me seruir.

Ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner icy la Methode que chascun doit suiure pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte i'ay tasché de conduire la mienne. Ceux qui se messent de donner des preceptes, se doiuent estimer plus habiles que ceux auxquels ils les donnent ; & s'ils manquent en la moindre chose, ils en sont blasmables. Mais, ne proposant cet escrit que comme vne histoire, ou, si vous l'aymez mieux, que comme vne fable, en laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter, on en trouuera peutestre aussy plusieurs autres qu'on aura raison de ne pas suiure, i'espère qu'il sera vtile a quelques vns, sans estre nuisible a personne, & que tous me sçauront gré de ma franchise.

I'ay esté nourri aux lettres dès mon enfance, & pource qu'on me persuadoit que, par leur moyen, on pouuoit acquerir vne connoissance claire & assurée de tout ce qui est vtile a la vie, i'auois un extreme desir de les apprendre. Mais sitost que i'eu acheué tout ce cours d'estudes, au bout duquel on a coustume d'estre receu au rang des doctes, ie changeay entierement d'opinion. Car ie me trouuois embarassé de tant de doutes & d'erreurs, qu'il me sembloit n'auoir fait autre profit, en taschant de m'instruire, sinon que i'auois decouuert de plus en plus mon ignorance. Et neanmoins i'estois en l'une des plus celebres escholes de l'Europe, où ie pensois qu'il deuoit y auoir de sçauans hommes, s'il y en auoit en aucun endroit de la terre. I'y auois appris tout ce que les autres y apprennent ; & mesme, ne m'estant pas contenté des sciences qu'on nous enseignoit, i'auois parcouru tous les liures, traitans de celles qu'on estime les plus curieuses & les plus rares, qui auoient pû tomber entre mes

mains. Avec cela, ie ſçauois les iugemens que les autres faiſoient de moy ; & ie ne voyois point qu'on m'eſtimaſt inferieur a mes condiſciples, bien qu'il y en euſt deſia entre eux quelques vns, qu'on deſtinoit a remplir les places de nos maîtres. Et enfin noſtre ſiecle me ſembloit auſſy fleuriffant, & auſſy fertile en bons eſprits, qu'ait eſté aucun des precedens. Ce qui me faiſoit prendre la liberté de iuger par moy de tous les autres, & de penſer qu'il n'y auoit aucune doctrine dans le monde, qui fuſt telle qu'on m'auoit auparauant fait eſperer.

Ie ne laiſſois pas toutefois d'eſtimer les exercices, auſquels on s'occupe dans les eſcholes. Ie ſçauois que les langues, qu'on y apprend, ſont neceſſaires pour l'intelligence des liures anciens ; que la gentilleſſe des fables refueille l'eſprit ; que les actions memorables des hiſtoires le releuent, & qu'eſtant leuës avec diſcretion, elles aydent a former le iugement ; que la lecture de tous les bons liures eſt comme vne conuerſation avec les plus honneſtes gens des ſiecles paſſez, qui en ont eſté les auteurs, & meſme vne conuerſation eſtudiée, en laquelle ils ne nous découurent que les meilleures de leurs penſées ; que l'Eloquence a des forces & des beautez incomparables ; que la Poëſie a des delicateſſes & des douceurs tres rauiffantes ; que les Mathematiques ont des inuentions tres ſubtiles, & qui peuuent beaucoup ſeruir, tant a contenter les curieux, qu'a faciliter tous les arts, & diminuer le trauail des hommes ; que les eſcris qui traitent des meurs contiennent pluſieurs enſeignemens, & pluſieurs exhortations a la vertu qui ſont fort vtiles ; que la Theologie enſeigne a gagner le ciel ; que la Philoſophie donne moyen de parler vrayſemblablement de toutes choſes, & ſe faire admirer des moins ſçauans ; que la Iuriſprudence, la Medecine & les autres ſciences apportent des honneurs & des richelſes a ceux qui les cultiuent ; et enfin, qu'il eſt bon de les auoir toutes examinées, meſme les plus ſuperſtitieuſes & les plus fauſſes, affin de connoiſtre leur iuſte valeur, & ſe garder d'en eſtre trompé.

Mais ie croyois auoir deſia donné aſſez de tems aux langues, & meſme auſſy a la lecture des liures anciens, & a leurs hiſtoires, & a leurs fables. Car c'eſt quaſi le meſme de conuerſer avec ceux des autres ſiecles, que de voyaſger. Il eſt bon de ſçauoir quelque choſe des meurs de diuers peuples,

affin de iuger des nostres plus sainement, & que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule, & contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vû. Mais lorsqu'on employe trop de tems a voyager, on deuiet enfin estranger en son país ; & lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquoient aux siecles passez, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en cetuy cy. Outre que les fables font imaginer plusieurs euenemens comme possibles qui ne le sont point ; et que mesme les histoires les plus fideles, si elles ne changent ny n'augmentent la valeur des choses, pour les rendre plus dignes d'estre leuës, au moins en omettent elles presque tousiours les plus basses & moins illustres circonstances : d'où vient que le reste ne paroist pas tel qu'il est, & que ceux qui reglent leurs meurs par les exemples qu'ils en tirent, sont suiets a tomber dans les extrauagances des Paladins de nos romans, & a conceuoir des desseins qui passent leurs forces.

I'estimois fort l'Eloquence, & i'estois amoureux de la Poësie ; mais ie pensois que l'vne & l'autre estoient des dons de l'esprit, plustost que des fruits de l'estude. Ceux qui ont le raisonnement le plus fort, & qui digerent le mieux leurs pensées, affin de les rendre claires & intelligibles, peuuent tousiours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlassent que bas Breton, & qu'ils n'eussent iamais appris de Rhetorique. Et ceux qui ont les inuentions les plus agreables, & qui les sçauent exprimer avec le plus d'ornement & de douceur, ne lairoient pas d'estre les meilleurs Poëtes, encore que l'art Poëtique leur fust inconnu.

Ie me plaiois surtout aux Mathematiques, a cause de la certitude & de l'euidence de leurs raisons ; mais ie ne remarquois point encore leur vray vsage, & pensant qu'elles ne seruoient qu'aux Arts Mechaniques, ie m'estonnois de ce que, leurs fondemens estans si fermes & si solides, on n'auoit rien basti dessus de plus releué. Comme, au contraire, ie comparois les escrits des anciens payens, qui traitent des meurs, a des palais fort superbes & fort magnifiques, qui n'estoient bastis que sur du fable & sur de la bouë. Ils esleuent fort haut les vertus, & les font paroistre estimables par dessus toutes les choses qui sont au monde ; mais ils n'enseignent pas assez a les connoistre, & souuent ce qu'ils appellent

d'un si beau nom, n'est qu'une insensibilité, ou un orgueil, ou un desespoir, ou un parricide.

Je reuerois nostre Theologie, & pretendois, autant qu'aucun autre, a gaigner le ciel ; mais ayant appris, comme chose tres assurée, que le chemin n'en est pas moins ouuert aux plus ignorans qu'aux plus doctes, & que les veritez reuelées, qui y conduisent, sont au dessus de nostre intelligence, ie n'eusse osé les soumettre a la foiblesse de mes raisonnemens, & ie pensois que, pour entreprendre de les examiner & y reussir, il estoit besoin d'auoir quelque extraordinaire assistance du ciel, & d'estre plus qu'homme.

Je ne diray rien de la Philosophie, sinon que, voyant qu'elle a esté cultiuée par les plus excellens esprits qui ayent vescu depuis plusieurs siecles, & que neanmoins il ne s'y trouue encore aucune chose dont on ne dispute, & par consequent qui ne soit douteuse, ie n'auois point assés de presomption pour esperer d'y rencontrer mieux que les autres ; et que, considerant combien il peut y auoir de diuerses opinions, touchant vne mesme matiere, qui soient soustenuës par des gens doctes, sans qu'il y en puisse auoir iamais plus d'une seule qui soit vraye, ie reputois presque pour faux tout ce qui n'estoit que vraisemblable.

Puis, pour les autres sciences, d'autant qu'elles empruntent leurs principes de la Philosophie, ie iugeois qu'on ne pouuoit auoir rien basti, qui fust solide, sur des fondemens si peu fermes. Et ny l'honneur, ny le gain qu'elles promettent, n'estoient suffisans pour me conuier a les apprendre ; car ie ne me sento point, graces a Dieu, de condition qui m'obligeast à faire un mestier de la science, pour le soulagement de ma fortune ; et quoy que ie ne fisse pas profession de mespriser la gloire en Cynique, ie faisois neanmoins fort peu d'estat de celle que ie n'esperois point pouuoir acquerir qu'a faux titres. Et enfin, pour les mauuaises doctrines, ie pensois desia connoistre assés ce qu'elles valoient, pour n'estre plus suiet a estre trompé, ny par les promesses d'un Alchimiste, ni par les predictions d'un Astrologue, ny par les impostures d'un Magicien, ny par les artifices ou la venterie d'aucun de ceux qui font profession de sçauoir plus qu'ils ne sçauent.

C'est pourquoy, fitost que l'aage me permit de fortir de la suietion de mes Precepteurs, ie quittay entierement l'estude des lettres. Et me resoluant de ne chercher plus d'autre science, que celle qui se pourroit trouuer en moymesme, ou bien dans le grand liure du monde, i'employay le reste de ma ieunesse à voyaſger, a voir des cours & des armées, a frequenter des gens de diuerſes humeurs & conditions, a recueillir diuerſes experiences, a m'esprouuer moymesme dans les rencontres que la fortune me propoſoit, & partout à faire telle reflexion ſur les choses qui se presentoient, que i'en pûſſe tirer quelque profit. Car il me sembloit que ie pourrois rencontrer beaucoup plus de verité, dans les raisonnemens que chascun fait touchant les affaires qui luy importent, & dont l'euement le doit punir bientoſt après, s'il a mal iugé, que dans ceux que fait vn homme de lettres dans son cabinet, touchant des ſpeculations qui ne produiſent aucun effect, & qui ne luy ſont d'autre conſequence, ſinon que peutestre il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles ſeront plus eſloignées du ſens commun, a cauſe qu'il aura deu employer d'autant plus d'eſprit & d'artifice a taſcher de les rendre vrayſemblables. Et i'auois touſiours vn extreme deſir d'apprendre a diſtinguer le vray d'avec le faux, pour voir clair en mes actions, & marcher avec aſſurance en cete vie.

Il eſt vray que, pendant que ie ne faiſois que conſiderer les meurs des autres hommes, ie n'y trouuois gueres de quoy m'aſſurer, & que i'y remarquois quaſi autant de diuerſité que i'auois fait auparauant entre les opinions des Philoſophes. En forte que le plus grand profit que i'en retirois, eſtoit que, voyant pluſieurs choses qui, bien qu'elles nous ſemblent fort extrauagantes & ridicules, ne laiſſent pas d'eſtre communement receuës & approuuées par d'autres grans peuples, i'apprenois a ne rien croyre trop fermement de ce qui ne m'auoit eſté perſuadé que par l'exemple & par la couſtume ; et ainſi ie me deliurois peu a peu de beaucoup d'erreurs, qui peuuent offuſquer noſtre lumiere naturelle, & nous rendre moins capables d'entendre raiſon. Mais après que i'eu employé quelques années a eſtudier ainſi dans le liure du monde, & a taſcher d'acquérir quelque experience, ie pris vn iour reſolution d'eſtudier auſſy en moymesme, & d'employer toutes les forces de mon

esprit a choysir les chemins que ie deuois suiure. Ce qui me reussit beaucoup mieux, ce me semble, que si ie ne me fusse iamais esloigné, ny de mon païs, ny de mes liures.

I'estois alors en Allemaigne, ou l'occafion des guerres qui n'y sont pas encore finies m'auoit appelé ; & comme ie retournois du couronnement de l'Empereur vers l'armée, le commencement de l'hyuer m'aresta en vn quartier, ou ne trouuant aucune conuersation qui me diuertist, & n'ayant d'ailleurs, par bonheur, aucuns soins ny passions qui me troublassent, ie demeuerois tout le iour enfermé seul dans vn poëlle, ou i'auois tout loysir de m'entretenir de mes pensées. Entre lesquelles, l'vne des premieres fut que ie m'auifay de considerer, que souuent il n'y a pas tant de perfection dans les ourages composez de plusieurs pieces, & faits de la main de diuers maistres, qu'en ceux ausquels vn seul a trauaillé. Ainsy voit on que les bastimens qu'vn seul Architecte a entrepris & acheuez, ont coustume d'estre plus beaux & mieux ordonnez, que ceux que plusieurs ont tasché de racommoder, en faisant seruir de vieilles murailles qui auoient esté basties a d'autres fins. Ainsy ces anciennes citez, qui, n'ayant esté au commencement que des bourgades, sont deuenues, par succession de tems, de grandes villes, sont ordinairement si mal compaffées, au pris de ces places regulieres qu'vn Ingenieur trace a la fantaisie dans vne plaine, qu'encore que, considerant leurs edifices chascun a part, on y trouue souuent autant ou plus d'art qu'en ceux des autres, toutefois, a voir comme ils sont arrangez, icy vn grand, là vn petit, & comme ils rendent les rues courbées & inegales, on diroit que c'est plustost la fortune, que la volonté de quelques hommes vñs de raison, qui les a ainsy disposez. Et si on considere qu'il y a eu neanmoins de tout tems quelques officiers, qui ont eu charge de prendre garde aux bastimens des particuliers, pour les faire seruir a l'ornement du public, on connoistra bien qu'il est malayfé, en ne trauaillant que sur les ourages d'autruy, de faire des choses fort accomplies. Ainsy ie m'imaginay que les peuples qui, ayant esté autrefois demi sauuages, & ne s'estant ciuilifez que peu a peu, n'ont fait leurs loix qu'a mesure que l'incommodité des crimes & des querelles les y a contrains, ne sçauroient estre si bien policez que ceux qui, dés le

commencement qu'ils se font affemblez, ont obserué les constitutions de quelque prudent Legislatteur. Comme il est bien certain que l'estat de la vraye Religion, dont Dieu seul a fait les ordonnances, doit estre incomparablement mieux réglé que tous les autres. Et pour parler des choses humaines, ie croy que, si Sparte a esté autrefois tres florissante, ce n'a pas esté a cause de la bonté de chascune de ses loix en particulier, vû que plusieurs estoient fort estranges, & mesme contraires aux bonnes meurs, mais a cause que, n'ayant esté inuentées que par vn seul, elles tendoient toutes a mesme fin. Et ainsi ie pensay que les sciences des liures, au moins celles dont les raisons ne sont que probables, & qui n'ont aucunes demonstrations, s'estant composées & grossies peu a peu des opinions de plusieurs diuerses personnes, ne sont point si approchantes de la verité, que les simples raisonnemens que peut faire naturellement vn homme de bon sens touchant les choses qui se présentent. Et ainsi encore ie pensay que, pource que nous auons tous esté enfans auant que d'estre hommes, & qu'il nous a fallu long tems estre gouuernez par nos appetis & nos Precepteurs, qui estoient souuent contraires les vns aux autres, & qui, ny les vns ny les autres, ne nous conseilloient peutestre pas toufiours le meilleur, il est presqu'impossible que nos iugemens soient si purs, ny si solides qu'ils auroient esté, si nous auions eu l'vsage entier de nostre raison dés le point de nostre naissance, & que nous n'eussions iamais esté conduits que par elle.

Il est vray que nous ne voyons point qu'on iette par terre toutes les maisons d'une ville, pour le seul dessein de les refaire d'autre façon, & d'en rendre les ruës plus belles ; mais on voit bien que plusieurs font abatre les leurs pour les rebastir, & que mesme quelquefois ils y sont contrains, quand elles sont en danger de tomber d'elles mesmes, & que les fondemens n'en sont pas bien fermes. A l'exemple de quoy ie me persuaday, qu'il n'y auroit veritablement point d'apparence qu'un particulier fist dessein de reformer vn Estat, en y changeant tout dés les fondemens, & en le renuersant pour le redresser ; ny mesme aussy de reformer le cors des sciences, ou l'ordre establi dans les escholes pour les enseigner ; mais que, pour toutes les opinions que i'auois receuës iusques alors en ma creance, ie ne pouuois mieux faire que d'entreprendre, vne

bonne fois, de les en ôster, affin d’y en remettre par après, ou d’autres meilleures, ou bien les mesmes, lorsque ie les aurois aiultées au niueu de la raison. Et ie creu fermement que, par ce moyen, ie reuffirois a conduire ma vie beaucoup mieux que si ie ne bastillois que sur de vieux fondemens, & que ie ne m’appuiasse que sur les principes que ie m’estois laissé persuader en ma ieunesse, sans auoir iamais examiné s’ils estoient vrais. Car, bien que ie remarquasse en cecy diuerfes difficultez, elles n’estoient point toutefois sans remede, ny comparables a celles qui se trouuent en la reformation des moindres choses qui touchent le public. Ces grans cors sont trop malaysez a releuer, estant abatus, ou mesme a retenir, estant esbranllez, & leurs cheutes ne peuuent estre que tres rudes. Puis, pour leurs imperfections, s’ils en ont, comme la seule diuerfité qui est entre eux suffit pour assurer que plusieurs en ont, l’vsage les a sans doute fort adoucies ; & mesme il en a euté ou corrigé insensiblement quantité, auxquelles on ne pourroit si bien pouruoir par prudence. Et enfin, elles sont quasi tousiours plus supportables que ne seroit leur changement : en mesme façon que les grans chemins, qui tournoyent entre des montaignes, deuient peu a peu si vnis & si commodes, a force d’estre frequentez, qu’il est beaucoup meilleur de les suiure, que d’entreprendre d’aller plus droit, en grim pant au dessus des rochers, & descendant iusques au bas des precipices.

C’est pourquoy ie ne scaurois aucunement approuuer ces humeurs brouillonnes & inquietes, qui, n’estant appelez, ny par leur naissance, ny par leur fortune, au maniement des affaires publiques, ne laissent pas d’y faire tousiours, en idée, quelque nouvelle reformation. Et si ie pensois qu’il y eust la moindre chose en cet escrit, par laquelle on me pût soupçonner de cete folie, ie serois tres marry de souffrir qu’il fust publié. Iamais mon dessein ne s’est estendu plus auant que de tascher a reformer mes propres pensées, & de bastir dans vn fons qui est tout a moy. Que si, mon ouurage m’ayant assez pleu, ie vous en fais voir icy le modelle, ce n’est pas, pour cela, que ie veuille conseillier a personne de l’imiter. Ceux que Dieu a mieux partagez de ses graces, auront peutestre des desseins plus releuez ; mais ie crains bien que cetuy-cy ne soit desia que trop hardi pour plusieurs. La seule resolution de se défaire de toutes les opinions

qu'on a receuës auparauant en la creance, n'est pas vn exemple que chascun doieue suiure ; et le monde n'est quasi composé que de deux fortes d'espris auxquels il ne conuient aucunement. A sçauoir, de ceux qui, se croyans plus habiles qu'ils ne sont, ne se peuuent empescher de precipiter leurs iugemens, ny auoir assez de patience pour conduire par ordre toutes leurs pensées : d'où vient que, s'ils auoient vne fois pris la liberté de douter des principes qu'ils ont receus, & de s'escarter du chemin commun, iamais ils ne pourroient tenir le sentier qu'il faut prendre pour aller plus droit, & demeureroient esgarez toute leur vie. Puis, de ceux qui, ayant assez de raison, ou de modestie, pour iuger qu'ils sont moins capables de distinguer le vray d'avec le faux, que quelques autres par lesquels ils peuuent estre instruits, doiuent bien plustost se contenter de suiure les opinions de ces autres, qu'en chercher eux mesmes de meilleures.

Et pour moy, i'aurois esté sans doute du nombre de ces derniers, si ie n'auois iamais eu qu'un seul maistre, ou que ie n'eusse point sceu les differences qui ont esté de tout tems entre les opinions des plus doctes. Mais ayant appris, dès le Colleege, qu'on ne sçauroit rien imaginer de si estrange & si peu croyable, qu'il n'ait esté dit par quelqu'un des Philosophes ; et depuis, en voyasgeant, ayant reconnu que tous ceux qui ont des sentimens fort contraires aux nostres, ne sont pas, pour cela, barbares ny sauuages, mais que plusieurs vsent, autant ou plus que nous, de raison ; et ayant considéré combien vn mesme homme, avec son mesme esprit, estant norri dès son enfance entre des François ou des Allemans, deuiet different de ce qu'il seroit, s'il auoit tousiours vescu entre des Chinois ou des Canibales ; et comment, iusques aux modes de nos habits, la mesme chose qui nous a plû il a dix ans, & qui nous plaira peutestre encore auant dix ans, nous semble maintenant extrauagante & ridicule : en sorte que c'est bien plus la coustume & l'exemple qui nous persuade, qu'aucune connoissance certaine, & que neanmoins la pluralité des voix n'est pas vne preuue qui vaille rien, pour les veritez vn peu malayisées a decouurir, a cause qu'il est bien plus vraysemblable qu'un homme seul les ait rencontrées que tout vn peuple : ie ne pouuois choisir personne dont les opinions me semblassent deuoir estre preferées a celles

des autres, & ie me trouuay comme contraint d'entreprendre moymesme de me conduire.

Mais, comme vn homme qui marche feul & dans les tenebres, ie me refolu d'aller fi lentement, & d'vfer de tant de circonfpection en toutes chofes, que, fi ie n'auançois que fort peu, ie me garderois bien, au moins, de tomber. Melme ie ne voulu point commencer a reietter tout a fait aucune des opinions, qui s'estoient pû gliffer autrefois en ma creance fans y auoir esté introduites par la raifon, que ie n'eusse auparauant employé affez de tems a faire le proiet de l'ouurage que i'entreprendois, & a chercher la vraye Methode pour paruenir a la connoiffance de toutes les chofes dont mon esprit feroit capable.

I'auois vn peu estudié, estant plus ieune, entre les parties de la Philofophie, a la Logique, & entre les Mathematiques, a l'Analyse des Geometres & a l'Algebre, trois ars ou sciences qui sembloient deuoir contribuër quelque chose a mon dessein. Mais, en les examinant, ie pris garde que, pour la Logique, les fyllogifmes & la pluspart de les autres instructions seruent plutoft a expliquer a autruy les chofes qu'on fçait, ou mesme, comme l'art de Lulle, a parler, sans iugement, de celles qu'on ignore, qu'a les apprendre. Et bien que elle contienne, en effect, beaucoup de preceptes tres vrais & tres bons, il y en a toutefois tant d'autres, meslez parmi, qui sont ou nuisibles ou superflus, qu'il est presque aussy malayfé de les en separer, que de tirer vne Diane ou vne Minerue hors d'vn bloc de marbre qui n'est point encore esbauché. Puis, pour l'Analyse des anciens & l'Algebre des modernes, outre qu'elles ne s'estendent qu'a des matieres fort abstraites, & qui ne semblent d'aucun vfage, la premiere est toufiours si aftrainte a la consideration des figures, qu'elle ne peut exercer l'entendement sans fatiguer beaucoup l'imagination ; et on s'est tellement affuieti, en la derniere, a certaines reigles & a certains chiffres, qu'on en a fait vn art confus & obscur, qui embarrasse l'esprit, au lieu d'vne science qui le cultiue. Ce qui fut cause que ie pensay qu'il falloit chercher quelque autre Methode, qui, comprenant les auantages de ces trois, fust exempte de leurs defaux. Et comme la multitude des loix fournift souuent des excuses aux vices, en forte qu'vn Estat est bien mieux reiglé, lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort estroitement

obſeruées ; ainſi, au lieu de ce grand nombre de preceptes dont la Logique eſt compoſée, ie creu que i'aurois allez des quatre ſuiuans, pouruû que ie priſſe vne ferme & conſtante reſolution de ne manquer pas vne ſeule fois a les obſeruer.

Le premier eſtoit de ne receuoir iamais aucune choſe pour vraye, que ie ne la connuſſe euidentement eſtre telle : c'eſt a dire, d'euitier ſoigneuſement la Precipitation, & la Preuention ; & de ne comprendre rien de plus en mes iugemens, que ce qui ſe preſenteroit ſi clairement & ſi diſtindement a mon eſprit, que ie n'euffe aucune occaſion de le mettre en doute.

Le ſecond, de diuiſer chaſcune des difficultez que i'examinerois, en autant de parcelles qu'il ſe pourroit, & qu'il ſeroit requis pour les mieux reſoudre.

Le troiſieſme, de conduire par ordre mes penſées, en commençant par les obiets les plus ſimples & les plus ayſez a connoiſtre, pour monter peu a peu, comme par degrez, iuſques a la connoiſſance des plus compoſez ; et ſuppoſant meſme de l'ordre entre ceux qui ne ſe precedent point naturellement les vns les autres.

Et le dernier, de faire partout des denombrements ſi entiers, & des reueuës ſi generales, que ie fuſſe aſſuré de ne rien omettre.

Ces longues chaînes de raiſons, toutes ſimples & faciles, dont les Geometres ont couſtume de ſe ſeruir, pour paruenir a leurs plus difficiles demonſtrations, m'auoient donné occaſion de m'imaginer que toutes les choſes, qui peuuent tomber ſous la connoiſſance des hommes, s'entrefuiuent en meſme façon, & que, pouruû ſeulement qu'on s'abſtienti d'en receuoir aucune pour vraye qui ne le ſoit, & qu'on garde touſiours l'ordre qu'il faut, pour les deduire les vnes des autres, il n'y en peut auoir de ſi eſloignées, auſquelles enfin on ne paruiene, ny de ſi cachées qu'on ne découure. Et ie ne fus pas beaucoup en peine de chercher par leſquelles il eſtoit beſoin de commencer : car ie ſçauois deſia que c'eſtoit par les plus ſimples & les plus ayſées a connoiſtre ; & conſiderant qu'entre tous ceux qui ont cy deuant recherché la verité dans les ſciences, il n'y a eu que les ſeuls Mathematiciens qui ont pû trouuer quelques

demonſtrations, c'eſt a dire quelques railſons certaines & euidentes, ie ne doutois point que ce ne fuſt par les meſmes qu'ils ont examinées ; bien que ie n'en eſperaffe aucune autre vtilité, finon qu'elles accouſtumeroient mon eſprit a ſe repaiſtre de veritez, & ne ſe contenter point de faulſes railſons. Mais ie n'eu pas deſſein, pour cela, de taſcher d'apprendre toutes ces ſciences particulieres, qu'on nomme communement Mathematiques ; & voyant qu'encore que leurs obiets ſoient differens, elles ne laiſſent pas de s'accorder toutes, en ce qu'elles n'y confiſiderent autre choſe que les diuers rappors ou proportions qui s'y trouuent, ie penſay qu'il valoit mieux que i'examinaffe ſeulement ces proportions en general, & ſans les ſuppoſer que dans les ſuiets qui ſeruiroient a m'en rendre la connoiſſance plus ayſée ; meſme auſſy ſans les y aſtreindre aucunement, affin de les pouuoir d'autant mieux appliquer après a tous les autres auſquels elles conuiendroient. Puis, ayant pris garde que, pour les connoiſtre, i'auois quelquefois beſoin de les confiſiderer chaſcune en particulier, & quelquefois ſeulement de les retenir, ou de les comprendre pluſieurs enſemble, ie penſay que, pour les confiſiderer mieux en particulier, ie les deuois ſuppoſer en des lignes, a cauſe que ie ne trouuois rien de plus ſimple, ny que ie püſſe plus diſtinctement repreſenter a mon imagination & a mes ſens ; mais que, pour les retenir, ou les comprendre pluſieurs enſemble, il falloit que ie les expliquaſſe par quelques chiffres, les plus courts qu'il ſeroit poſſible ; et que, par ce moyen, i'emprunterois tout le meilleur de l'Analyſe Geometrique & de l'Algebre, & corrigerois tous les defaus de l'une par l'autre.

Comme, en effect, i'oſe dire que l'exacte obſeruation de ce peu de preceptes que i'auois choiſis, me donna telle facilité a demeſler toutes les queſtions auſquelles ces deux ſciences s'eſtendent, qu'en deux ou trois mois que i'employay a les examiner, ayant commencé par les plus ſimples & plus generales, & chaſque verité que ie trouuois eſtant vne reigle qui me ſeruoit après a en trouuer d'autres, non ſeulement ie vins a bout de pluſieurs que i'auois iugées autrefois tres difficiles, mais il me ſembla auſſy, vers la fin, que ie pouuois determiner, en celles meſme que i'ignorois, par quels moyens, & iuſques où, il eſtoit poſſible de les reſoudre. En quoy ie ne vous paroïſtray peuteſtre pas eſtre fort vain, ſi

vous confiderez que, n'y ayant qu'une verité de chaque chose, quiconque la trouue en sçait autant qu'on en peut sçauoir ; et que, par exemple, vn enfant instruit en l'Arithmetique, ayant fait vne addition suiuant les reigles, se peut affurer d'auoir trouué, touchant la somme qu'il examinoit, tout ce que l'esprit humain sçauroit trouuer. Car enfin la Methode qui enseigne a fuiure le vray ordre, & a denombrier exactement toutes les circonftances de ce qu'on cherche, contient tout ce qui donne de la certitude aux reigles d'Arithmetique.

Mais ce qui me contentoit le plus de cete Methode, estoit que, par elle, i'estois assuré d'vfer en tout de ma raison, finon parfaitement, au moins le mieux qui fust en mon pouuoir ; outre que ie sentoie, en la prattiquant, que mon esprit s'accoustumoit peu a peu a conceuoir plus netement & plus distinctement les obiets, & que, ne l'ayant point affuiettie a aucune matiere particuliere, ie me promettois de l'appliquer aussy vtilement aux difficultez des autres sciences, que i'auois fait a celles de l'Algebre. Non que, pour cela, i'osasse entreprendre d'abord d'examiner toutes celles qui se presenteroient ; car cela mesme eust esté contraire a l'ordre qu'elle prescrit. Mais, ayant pris garde que leurs principes deuoient tous estre empruntez de la Philosophie, en laquelle ie n'en trouuois point encore de certains, ie pensay qu'il falloit, auant tout, que ie tafchasse d'y en establir ; & que, cela estant la chose du monde la plus importante, & où la Precipitation & la Preuention estoient le plus a craindre, ie ne deuois point entreprendre d'en venir a bout, que ie n'eusse atteint vn aage bien plus meur que celuy de vingt trois ans, que i'auois alors ; et que ie n'eusse, auparauant, employé beaucoup de tems a m'y preparer, tant en deracinant de mon esprit toutes les mauuaises opinions que i'y auois receuës auant ce tems là, qu'en faisant amas de plusieurs experiences, pour estre après la matiere de mes raisonnemens, & en m'exerçant toufiours en la Methode que ie m'estois prescrite, affin de m'y affermir de plus en plus.

Et enfin, comme ce n'est pas assez, auant de commencer a rebastir le logis ou on demeure, que de l'abatre, & de faire prouision de materiaux & d'Architectes, ou s'exercer soy mesme a l'Architecture, & outre cela

d'en auoir soigneusement tracé le dessein ; mais qu'il faut aussy s'estre pouruû de quelque autre, où on puisse estre logé commodement pendant le tems qu'on y traueillera ; ainsi, affin que ie ne demeurasse point irrefolu en mes actions, pendant que la raison m'obligeroit de l'estre en mes iugemens, & que ie ne laissasse pas de viure dès lors le plus hureusement que ie pourrois, ie me formay vne morale par prouision, qui ne consistoit qu'en trois ou quatre maximes, dont ie veux bien vous faire part.

La premiere estoit d'obeir aux lois & aux coustumes de mon païs, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grace d'estre instruit dès mon enfance, & me gouuernant, en toute autre chose, suiuant les opinions les plus moderées, & les plus esloignées de l'excès, qui fussent communement receuës en pratique par les mieux sensez de ceux avec lesquels i'aurois a viure. Car, commençant dès lors a ne conter pour rien les miens propres, a cause que ie les voulois remettre toutes a l'examen, i'estois assuré de ne pouuoir mieux que de suiure celles des mieux sensez. Et encore qu'il y en ait peutestre d'aussy bien sensez, parmi les Perles ou les Chinois, que parmi nous, il me sembloit que le plus vtile estoit de me regler selon ceux avec lesquels i'aurois a viure ; et que, pour sçauoir quelles estoient veritablement leurs opinions, ie deuois plutost prendre garde a ce qu'ils pratiquoient qu'a ce qu'ils disoient ; non seulement a cause qu'en la corruption de nos mœurs il y a peu de gens qui veuillent dire tout ce qu'ils croyent, mais aussy a cause que plusieurs l'ignorent eux mesmes ; car l'action de la pensée par laquelle on croit vne chose, estant differente de celle par laquelle on connoist qu'on la croit, elles sont souuent l'vne sans l'autre. Et entre plusieurs opinions esgalement receuës, ie ne choisissois que les plus moderées : tant a cause que ce sont tousiours les plus commodes pour la pratique, & vraysemblablement les meilleures, tous excès ayant coustume d'estre mauuais ; comme aussy affin de me détourner moins du vray chemin, en cas que ie faillisse, que si, ayant choisi l'vn des extremes, c'eust esté l'autre qu'il eust fallu suiure. Et, particulièrement, ie mettois entre les excès toutes les promesses par lesquelles on retranche quelque chose de la liberté. Non que ie desaprouuasse les lois qui, pour remedier a

l'inconstance des esprits foibles, permettent, lorsqu'on a quelque bon dessein, ou mesme, pour la seureté du commerce, quelque dessein qui n'est qu'indifferent, qu'on face des vœux ou des contrats qui obligent a y perseverer ; mais a cause que ie ne voyois au monde aucune chose qui demeurast toujours en mesme estat, & que, pour mon particulier, ie me promettois de perfectionner de plus en plus mes iugemens, & non point de les rendre pires, i'eusse pensé commettre vne grande faute contre le bon sens, si, pour ce que i'approuuois alors quelque chose, ie me fusse obligé de la prendre pour bonne encore après, lorsqu'elle auroit peutestre cessé de l'estre, ou que i'aurois cessé de l'estimer telle.

Ma seconde maxime estoit d'estre le plus ferme & le plus resolu en mes actions que ie pourrois, & de ne suiure pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque ie m'y ferois vne fois determiné, que si elles eussent esté tres assurées. Imitant en cecy les voyasgeurs qui, se trouuant esgarés en quelque forest, ne doiuent pas errer en tournoyant, tantost d'un costé, tantost d'un autre, ny encore moins s'arester en vne place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuuent vers un mesme costé, & ne le changer point pour de foibles raisons, encore que ce n'ait peutestre esté au commencement que le hazard seul qui les ait determinez a le choisir : car, par ce moyen, s'ils ne vont iustement où ils desirent, ils arriueront au moins a la fin quelque part, où vraysemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forest. Et ainsi, les actions de la vie ne souffrant souuent aucun delay, c'est vne verité tres certaine que, lorsqu'il n'est pas en nostre pouuoir de discerner les plus vrayes opinions, nous devons suiure les plus probables ; et mesme, qu'encore que nous ne remarquions point dauantage de probabilité aux vnes qu'aux autres, nous devons neanmoins nous determiner a quelques vnes, & les considerer après, non plus comme douteuses, en tant qu'elles se rapportent a la pratique, mais comme tres vrayes & tres certaines, a cause que la raison qui nous y a fait determiner, se trouue telle. Et cecy fut capable dès lors de me deliurer de tous les repentirs & les remors, qui ont coustume d'agiter les consciences de ces esprits foibles & chancelans, qui se laissent aller inconstamment a pratiquer, comme bonnes, les choses qu'ils iugent après estre mauuaises.

Ma troiefme maxime eftoit de tafcher toufiours plutoft a me vaincre que la fortune, & a changer mes defirs que l'ordre du monde ; et generalement, de m'accouftumer a croire qu'il n'y a rien qui foit entierement en noftre pouuoir, que nos penfées, en forte qu'après que nous auons fait noftre mieux, touchant les chofes qui nous font exterieures, tout ce qui manque de nous reuffir eft, au regard de nous, abfolument impoffible. Et cecy feul me fembloit eftre fuffifant pour m'empescher de rien defirer a l'auenir que ie n'acquiffe, & ainfi pour me rendre content. Car noftre volonté ne fe portant naturellement a defirer que les chofes que noftre entendement luy represente en quelque façon comme poffibles, il eft certain que, fi nous confiderons tous les biens qui font hors de nous comme efgalement efloignez de noftre pouuoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent eftre deus a noftre naiffance, lorsque nous en ferons priuez fans noftre faute, que nous auons de ne poffeder pas les royaumes de la Chine ou de Mexique ; & que faifant, comme on dit, de neceffité vertu, nous ne defirerons pas dauantage d'eftre fains, eftant malades, ou d'eftre libres, eftant en prifon, que nous faifons maintenant d'auoir des cors d'vne matiere auffy peu corruptible que les diamans, ou des ailes pour voler comme les oifeaux. Mais i'auouë qu'il eft befoin d'vn long exercice, & d'vne meditation fouuent reïterée, pour s'accouftumer a regarder de ce biais toutes les chofes ; et ie croy que c'eft principalement en cecy que confiftoit le fecret de ces Philofophes, qui ont pû autrefois fe foustraire de l'empire de la Fortune, & malgré les douleurs & la paureté, difputer de la felicité avec leurs Dieux. Car s'occupant fans cefse a confiderer les bornes qui leur eftoient prefcrrites par la Nature, ils fe perfuadoient fi parfaitement que rien n'eftoit en leur pouuoir que leurs penfées, que cela feul eftoit fuffifant pour les empescher d'auoir aucune affection pour d'autres chofes ; & ils difpofoient d'elles fi abfolument, qu'ils auoient en cela quelque raifon de s'eftimer plus riches, & plus puiffans, & plus libres, & plus hureux, qu'aucun des autres hommes, qui n'ayant point cete Philofophie, tant fauorifez de la Nature & de la Fortune qu'ils puiffent eftre, ne difpofoient iamais ainfi de tout ce qu'ils veulent.

Enfin, pour conclusion de cete Morale, ie m'auilay de faire vne reueuë sur les diuerfes occupations qu'ont les hommes en cete vie, pour tafcher a faire chois de la meilleure ; & fans que ie vueille rien dire de celles des autres, ie penfay que ie ne pouuois mieux que de continuër en celle la mefme ou ie me trouuois, c'est a dire, que d'employer toute ma vie a cultiuer ma raifon, & m'auancer, autant que ie pourrois, en la connoiffance de la verité, fuiuant la Methode que ie m'eftois prefrite. I'auois efprouué de fi extremes contentemens, depuis que i'auois commencé a me feruir de cete Methode, que ie ne croyois pas qu'on en puft receuoir de plus doux, ny de plus innocens, en cete vie ; et defcourant tous les iours par fon moyen quelques veritez, qui me fembloient affez importantes, & communement ignorées des autres hommes, la fatisfaction que i'en auois rempliffoit tellement mon eſprit que tout le reſte ne me touchoit point. Outre que les trois maximes precedentes n'eftoient fondées que fur le deſſein que i'auois de continuer a m'inſtruire : car Dieu nous ayant donné a chaſcun quelque lumiere pour diſcerner le vray d'avec le faux, ie n'euffe pas creu me deuoir contenter des opinions d'autruy vn feul moment, ſi ie ne me fuſſe propoſé d'employer mon propre iugement a les examiner, lorſqu'il feroit tems ; et ie n'euffe ſceu m'exemter de ſcrupule, en les fuiuant, ſi ie n'euffe eſperé de ne perdre pour cela aucune occaſion d'en trouuer de meilleures, en cas qu'il y en euſt. Et enfin ie n'euffe ſceu borner mes deſirs, ny eſtre content, ſi ie n'euffe fuiui vn chemin par lequel, penſant eſtre affuré de l'acquifition de toutes les connoiffances dont ie ſerois capable, ie le penſois eſtre, par meſme moyen, de celle de tous les vrais biens qui feroient iamais en mon pouuoir ; d'autant que, noſtre volonte ne ſe portant a fuiure ny a fuir aucune choſe, que ſelon que noſtre entendement la luy repreſente bonne ou mauuiſe, il ſuffit de bien iuger, pour bien faire, & de iuger le mieux qu'on puiffe, pour faire auſſy tout ſon mieux, c'eſt a dire, pour acquerir toutes les vertus, & enſemble tous les autres biens, qu'on puiffe acquerir ; & lorſqu'on eſt certain que cela eſt, on ne ſçauroit manquer d'eſtre content.

Après m'eſtre ainſi affuré de ces maximes, & les auoir miſes a part, avec les veritez de la foy, qui ont touſiours eſté les premieres en ma

creance, ie iugay que, pour tout le reste de mes opinions, ie pouuois librement entreprendre de m'en defaire. Et d'autant que i'esperois en pouuoir mieux venir a bout, en conuerfant avec les hommes, qu'en demeurant plus long tems renfermé dans le poille ou i'auois eu toutes ces pensées, l'hyuer n'estoit pas encore bien acheué que ie me remis a voyager. Et en toutes les neuf années suiuentes, ie ne fi autre chose que rouler çà & là dans le monde, tafchant d'y estre spectateur plutoft qu'acteur en toutes les Comedies qui s'y iouent ; et faisant particulièrement reflexion, en chafque matiere, sur ce qui la pouuoit rendre fufpecte, & nous donner occasion de nous melprendre, ie déracinois cependant de mon esprit toutes les erreurs qui s'y estoient pû gliffer auparauant. Non que i'imitaffe pour cela les Sceptiques, qui ne doutent que pour douter, & affectent d'estre tousiours irrefolus : car, au contraire, tout mon dessein ne tendoit qu'a m'affurer, & a reietter la terre mouuante & le fable, pour trouuer le roc ou l'argile. Ce qui me reuffissoit, ce me semble, assez bien, d'autant que, tafchant a descouuir la fauffeté ou l'incertitude des propositions que i'examinois, non par de foibles coniectures, mais par des raisonnemens clairs & affurez, ie n'en rencontrois point de si douteufes, que ie n'en tirasse tousiours quelque conclusion assez certaine, quand ce n'eult esté que cela mesme qu'elle ne contenoit rien de certain. Et comme en abatant vn vieux logis, on en referue ordinairement les demolitions, pour seruir a en bastir vn nouveau ; ainsi, en détruisant toutes celles de mes opinions que ie iugeois estre mal fondées, ie faisois diuerfes obseruations, & acquerois plusieurs experiences, qui m'ont serui depuis a en establir de plus certaines. Et de plus, ie continuois a m'exercer en la Methode que ie m'eltois prescrite ; car, outre que i'auois soin de conduire generalement toutes mes pensées selon les reigles, ie me referuois de tems en tems quelques heures, que i'employois particulièrement a la pratiquer en des difficultez de Mathematique, ou mesme auffy en quelques autres que ie pouuois rendre quasi semblables a celles des Mathematiques, en les détachant de tous les principes des autres sciences, que ie ne trouuois pas assez fermes, comme vous verrés que i'ay fait en plusieurs qui sont expliquées en ce volume. Et ainsi, sans viure d'autre façon, en apparence, que ceux qui, n'ayant aucun employ qu'a passer vne vie douce & innocente, s'estudient a

separer les plaifirs des vices, & qui, pour iouir de leur loysir sans s'ennuyer, vſent de tous les diuertiffemens qui sont honnestes, ie ne laissois pas de pourſuiure en mon dessein, & de profiter en la connoissance de la verité, peutestre plus que si ie n'eusse fait que lire des liures, ou frequenter des gens de lettres.

Toutefois ces neuf ans s'efcoulerent auant que i'eusse encore pris aucun parti, touchant les difficultés qui ont coustume d'estre disputées entre les doctes, ny commencé a chercher les fondemens d'aucune Philosophie plus certaine que la vulgaire. Et l'exemple de plusieurs excelens esprits, qui, en ayant eu cy deuant le dessein, me sembloient n'y auoir pas reussi, m'y faisoit imaginer tant de difficulté, que ie n'eusse peutestre pas encore sitost osé l'entreprendre, si ie n'eusse vû que quelques vns faisoient desia courre le bruit que i'en estois venu a bout. Je ne scaurois pas dire sur quoy ils fondoient cete opinion ; & si i'y ay contribué quelque chose par mes discours, ce doit auoir esté en confessant plus ingenuément ce que i'ignorois, que n'ont coustume de faire ceux qui ont vn peu estudié, & peutestre aussy en faisant voir les raisons que i'auois de douter de beaucoup de choses que les autres estiment certaines, plutost qu'en me vantant d'aucune doctrine. Mais ayant le cœur assez bon pour ne vouloir point qu'on me prist pour autre que ie n'estois, ie pensay qu'il falloit que ie taschasse, par tous moyens, a me rendre digne de la reputation qu'on me donnoit ; et il y a iustement huit ans, que ce desir me fit resoudre a m'efloigner de tous les lieux ou ie pouois auoir des connoissances, & a me retirer icy, en vn país où la longue durée de la guerre a fait establi de tels ordres, que les armées qu'on y entretient ne semblent seruir qu'a faire qu'on y iouisse des fruits de la paix avec d'autant plus de seureté, & où parmi la foule d'un grand peuple fort actif, & plus soigneux de ses propres affaires, que curieux de celles d'autrui, sans manquer d'aucune des commoditez qui sont dans les villes les plus frequentées, i'ay pû viure aussy solitaire & retiré que dans les desers les plus efcartez.

Je ne scay si ie doy vous entretenir des premieres meditations que i'y ay faites ; car elles sont si Metaphyſiques & si peu communes, qu'elles ne

feront peutestre pas au goult de tout le monde. Et toutefois, affin qu'on puisse iuger si les fondemens que i'ay pris sont assez fermes, ie me trouue en quelque façon contraint d'en parler. I'auois dés long temps remarqué que, pour les meurs, il est besoin quelquefois de suiure des opinions qu'on sçait estre fort incertaines, tout de mesme que si elles estoient indubitables, ainsi qu'il a esté dit cy-dessus ; mais, pourcequ'alors ie desirois vacquer seulement a la recherche de la verité, ie pensay qu'il falloit que ie fisse tout le contraire, & que ie reiettasse, comme absolument faux, tout ce en quoy ie pourrois imaginer le moindre doute, affin de voir s'il ne resteroit point, apres cela, quelque chose en ma creance, qui fust entierement indubitable. Ainsi, a cause que nos sens nous trompent quelquefois, ie voulû supposer qu'il n'y auoit aucune chose qui fust telle qu'ils nous la font imaginer. Et pourcequ'il y a des hommes qui se méprenent en raisonnant, mesme touchant les plus simples matieres de Geometrie, & y font des Paralogismes, iugeant que i'estois suiet a faillir, autant qu'aucun autre, ie reiettay comme fausses toutes les raisons que i'auois prises auparauant pour Demonstrations. Et enfin, considerant que toutes les mesmes pensées, que nous auons estant esueillez, nous peuuent aussy venir, quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraye, ie me resolu de feindre que toutes les choses qui m'estoient iamais entrées en l'esprit, n'estoient non plus vrayes que les illusions de mes songes. Mais, aussitost après, ie pris garde que, pendant que ie voulois ainsi penser que tout estoit faux, il falloit necessairement que moy, qui le pensois, fusse quelque chose. Et remarquant que cete verité : *ie pense, donc ie suis*, estoit si ferme & si assurée, que toutes les plus extrauagantes suppositions des Sceptiques n'estoient pas capables de l'esbranler, ie iugay que ie pouuois la receuoir, sans scrupule, pour le premier principe de la Philosophie, que ie cherchois.

Puis, examinant avec attention ce que i'estois, & voyant que ie pouuois feindre que ie n'auois aucun cors, & qu'il n'y auoit aucun monde, ny aucun lieu ou ie fusse ; mais que ie ne pouuois pas feindre, pour cela, que ie n'estois point ; & qu'au contraire, de cela mesme que ie pensois a douter de la verité des autres choses, il suiuoit tres euidement & tres certainement que i'estois ; au lieu que, si i'eusse seulement cessé de

penfer, encore que tout le refte de ce que i'auois iamais imaginé, eult esté vray, ie n'auois aucune raifon de croire que i'euffe esté : ie connû de la que i'estois vne fubftance dont toute l'effence ou la nature n'eft que de penfer, & qui, pour eftre, n'a befoin d'aucun lieu, ny ne depend d'aucune chofe materielle. En forte que ce Moy, c'eft a dire, l'Ame par laquelle ie fuis ce que ie fuis, eft entierement diftincte du cors, & mefme qu'elle eft plus aifée a connoiftre que luy, & qu'encore qu'il ne fult point, elle ne lairroît pas d'eftre tout ce qu'elle eft.

Après cela, ie confideray en general ce qui eft requis a vne propofition pour eftre vraye & certaine ; car, puifque ie venois d'en trouuer vne que ie fçauois eftre telle, ie penfay que ie deuois auffy fçauoir en quoy confifte cete certitude. Et ayant remarqué qu'il n'y a rien du tout en cecy : *ie penfe, donc ie fuis*, qui m'affure que ie dis la verité, finon que ie voy tres clairement que, pour penfer, il faut eftre : ie iugay que ie pouuois prendre pour reigle generale, que les chofes que nous conceuons fort clairement & fort diftinctement, font toutes vrayes ; mais qu'il y a feulement quelque difficulté a bien remarquer quelles font celles que nous conceuons diftinctement.

En fuite de quoy, faifant reflexion fur ce que ie doutois, & que, par confequent, mon eftre n'estoit pas tout parfait, car ie voyois clairement que c'estoit vne plus grande perfection de connoiftre que de douter, ie m'auiſay de chercher d'où i'auois appris a penfer a quelque chofe de plus parfait que ie n'estois ; & ie connu euidement que ce deuoit eftre de quelque nature qui fult en effect plus parfaite. Pour ce qui eft des penſées que i'auois de pluſieurs autres chofes hors de moy, comme du ciel, de la terre, de la lumiere, de la chaleur, & de milles autres, ie n'estois point tant en peine de fçauoir d'où elles venoient, a caufe que, ne remarquant rien en elles qui me femblaft les rendre ſuperieures a moy, ie pouuois croire que, fi elles eftoient vrayes, c'estoient des dependances de ma nature, en tant qu'elle auoit quelque perfection ; & fi elles ne l'estoient pas, que ie les tenois du neant, c'eft a dire, qu'elles eftoient en moy, pourceque i'auois du defaut. Mais ce ne pouuoit eftre le mefme de l'idée d'vn eftre plus parfait que le mien : car, de la tenir du neant, c'estoit chofe manifeftement impoſſible ; et pourcequ'il n'y a pas moins de

repugnance que le plus parfait soit vne fuite & vne dependance du moins parfait, qu'il y en a que de rien procede quelque chose, ie ne la pouuois tenir non plus de moy mesme. De façon qu'il restoit qu'elle eust esté mise en moy par vne nature qui fust veritablement plus parfaite que ie n'estois, & mesme qui eust en soy toutes les perfections dont ie pouuois auoir quelque idée, c'est a dire, pour m'expliquer en vn mot, qui fust Dieu. A quoy i'adiouftay que, puisque ie connoissois quelques perfections que ie n'auois point, ie n'estois pas le seul estre qui existait (i'vseray, s'il vous plaist, icy librement des mots de l'Eschole), mais qu'il falloit, de necessité, qu'il y en eust quelque autre plus parfait, duquel ie dependisse, & duquel i'eusse acquis tout ce que i'auois. Car, si i'eusse esté seul & independant de tout autre, en sorte que i'eusse eu, de moy mesme, tout ce peu que ie participois de l'estre parfait, i'eusse pû auoir de moy, par mesme raison, tout le surplus que ie connoissois me manquer, & ainsi estre moy mesme infini, eternel, immuable, tout connoissant, tout puissant, & enfin auoir toutes les perfections que ie pouuois remarquer estre en Dieu. Car, suiuant les raisonnemens que ie viens de faire, pour connoistre la nature de Dieu, autant que la miene en estoit capable, ie n'auois qu'a considerer de toutes les choses dont ie trouuois en moy quelque idée, si c'estoit perfection, ou non, de les posseder, & i'estois assuré qu'aucune de celles qui marquoient quelque imperfection, n'estoit en luy, mais que toutes les autres y estoient. Comme ie voyois que le doute, l'inconstance, la tristesse, & choses semblables, n'y pouuoient estre, vû que i'eusse esté moy mesme bien ayse d'en estre exempt. Puis, outre cela, i'auois des idées de plusieurs choses sensibles & corporelles : car, quoy que ie supposasse que ie refusois, & que tout ce que ie voyois ou imaginois estoit faux, ie ne pouuois nier toutefois que les idées n'en fussent veritablement en ma pensée ; mais pourceque i'auois desia connu en moy tres clairement que la nature intelligente est distincte de la corporelle, considerant que toute composition tesmoigne de la dependance, & que la dependance est manifestement vn defect, ie iugeois de la, que ce ne pouuoit estre vne perfection en Dieu d'estre composé de ces deux natures, & que, par consequent, il ne l'estoit pas ; mais que, s'il y auoit quelques cors dans le monde, ou bien quelques intelligences, ou autres natures, qui ne fussent point toutes parfaites, leur estre deuoit dependre de la

puissance, en telle forte qu'elles ne pouuoient subfister fans luy vn seul moment.

Ie voulu chercher, après cela, d'autres veritez, & m'estant proposé l'obiet des Geometres, que ie conceuois comme vn cors continu, ou vn espace indefiniment estendu en longueur, largeur, & hauteur ou profondeur, diuisible en diuerfes parties, qui pouuoient auoir diuerfes figures & grandeurs, & estre meuës ou transposées en toutes sortes, car les Geometres supposent tout cela en leur obiet, ie parcouru quelques vnes de leurs plus simples demonstrations. Et ayant pris garde que cete grande certitude, que tout le monde leur attribuë, n'est fondée que sur ce qu'on les conçoit euidenment, suiuant la reigle que i'ay tantost dite, ie pris garde aussy qu'il n'y auoit rien du tout en elles qui m'assurast de l'existence de leur obiet. Car, par exemple, ie voyois bien que, supposant vn triangle, il falloit que les trois angles fussent esgaux a deux droits ; mais ie ne voyois rien pour cela qui m'assurast qu'il y eust au monde aucun triangle. Au lieu que, reuenant a examiner l'idée que i'auois d'un Estre parfait, ie trouuois que l'existence y estoit comprise, en mesme façon qu'il est compris en celle d'un triangle que les trois angles sont esgaux a deux droits, ou en celle d'une sphere que toutes les parties sont esgalement distantes de son centre, ou mesme encore plus euidenment ; et que, par consequent, il est pour le moins aussy certain, que Dieu, qui est cet Estre parfait, est ou existe, qu'aucune demonstration de Geometrie le scauroit estre.

Mais ce qui fait qu'il y en a plusieurs qui se persuadent qu'il y a de la difficulté a le connoistre, & mesme aussy a connoistre ce que c'est que leur ame, c'est qu'ils n'esleuent iamais leur esprit au dela des choses sensibles, & qu'ils sont tellement accoustumez a ne rien considerer qu'en l'imaginant, qui est vne façon de penser particuliere pour les choses materielles, que tout ce qui n'est pas imaginable, leur semble n'estre pas intelligible. Ce qui est assez manifeste de ce que mesme les Philosophes tiennent pour maxime, dans les Escholes, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait premierement esté dans le sens, où toutefois il est certain que les idées de Dieu & de l'ame n'ont iamais esté. Et il me semble que ceux qui veulent vser de leur imagination, pour les

comprendre, font tout de meſme que ſi, pour ouïr les ſons, ou ſentir les odeurs, ils ſe vouloient feruir de leurs yeux : ſinon qu'il y a encore cete difference, que le ſens de la veuë ne nous aſſure pas moins de la verité de ſes obiets, que font ceux de l'odorat ou de l'ouye ; au lieu que ny noſtre imagination ny nos ſens ne nous ſçauroient iamais aſſurer d'aucune choſe, ſi noſtre entendement n'y interuient.

Enfin, s'il y a encore des hommes qui ne ſoient pas aſſez perſuadez de l'exiſtence de Dieu & de leur ame, par les raiſons que i'ay apportées, ie veux bien qu'ils ſçaſſent que toutes les autres choſes, dont ils ſe penſent peut eſtre plus aſſurez, comme d'auoir vn cors, & qu'il y a des aſtres & vne terre, & choſes ſemblables, font moins certaines. Car, encore qu'on ait vne aſſurance morale de ces choſes, qui eſt telle, qu'il ſemble qu'a moins que d'eſtre extrauagant, on n'en peut douter, toutefois auſſy, a moins que d'eſtre déraiſonnable, lorſqu'il eſt queſtion d'vne certitude metaphyſique, on ne peut nier que ce ne ſoit aſſés de ſuiet, pour n'en eſtre pas entierement aſſuré, que d'auoir pris garde qu'on peut, en meſme façon, s'imaginer, eſtant endormi, qu'on a vn autre cors, & qu'on voit d'autres aſtres, & vne autre terre, ſans qu'il en ſoit rien. Car d'où ſçait on que les penſées qui viennent en ſonge ſont plutoſt fauſſes que les autres, vû que ſouuent elles ne ſont pas moins viues & expreſſes ? Et que les meilleurs eſprits y eſtudient, tant qu'il leur plaira, ie ne croy pas qu'ils puiſſent donner aucune raiſon qui ſoit ſuffiſante pour oſter ce doute, s'ils ne preſuppoſent l'exiſtence de Dieu. Car, premierement, cela meſme que i'ay tantotſt pris pour vne reigle, a ſçauoir que les choſes que nous conceuons tres clairement & tres diſtinctement, ſont toutes vrayes, n'eſt aſſuré qu'a cauſe que Dieu eſt ou exiſte, & qu'il eſt vn eſtre parfait, & que tout ce qui eſt en nous vient de luy. D'où il ſuit que nos idées ou notions, eſtant des choſes reelles, & qui viennent de Dieu, en tout ce en quoy elles ſont claires & diſtinctes, ne peuuent en cela eſtre que vrayes. En forte que, ſi nous en auons aſſez ſouuent qui contiennent de la fauſſeté, ce ne peut eſtre que de celles, qui ont quelque choſe de confus & obſcur, a cauſe qu'en cela elles participent du neant, c'eſt a dire, qu'elles ne ſont en nous ainſi confuſes, qu'a cauſe que nous ne ſommes pas tous parfaits. Et il eſt euident qu'il n'y a pas moins de repugnance que la fauſſeté ou

l'imperfection procede de Dieu, en tant que telle, qu'il y en a, que la verité ou la perfection procede du neant. Mais si nous ne sçauions point que tout ce qui est en nous de reel & de vray, vient d'un estre parfait & infini, pour claires & distinctes que fussent nos idées, nous n'aurions aucune raison qui nous assurast, qu'elles eussent la perfection d'estre vrayes.

Or, après que la connoissance de Dieu & de l'ame nous a ainsi rendus certains de cete regle, il est bien ayzé a connoître que les resueries que nous imaginons estant endormis, ne doiuent aucunement nous faire douter de la verité des pensées que nous auons estant esueillez. Car, s'il arriuoit, mesme en dormant, qu'on eust quelque idée fort distincte, comme, par exemple, qu'un Geometre inuentaist quelque nouvelle demonstration, son sommeil ne l'empescheroit pas d'estre vraye. Et pour l'erreur la plus ordinaire de nos songes, qui consiste en ce qu'ils nous representent diuers obiets en mesme façon que font nos sens extérieurs, n'importe pas qu'elle nous donne occasion de nous deffier de la verité de telles idées, a cause qu'elles peuuent aussy nous tromper assez souuent, sans que nous dormions : comme lorsque ceux qui ont la iaunisse voyent tout de couleur iaune, ou que les astres ou autres cors fort esloignez nous paroissent beaucoup plus petits qu'ils ne sont. Car enfin, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous ne nous devons iamais laisser persuader qu'a l'euidence de nostre raison. Et il est a remarquer que ie dis, de nostre raison, & non point, de nostre imagination ny de nos sens. Comme, encore que nous voyons le soleil tres clairement, nous ne devons pas iuger pour cela qu'il ne soit que de la grandeur que nous le voyons ; et nous pouuons bien imaginer distinctement vne teste de lion entée sur le cors d'une cheure, sans qu'il faille conclure, pour cela, qu'il y ait au monde vne Chimere : car la raison ne nous dicte point que ce que nous voyons ou imaginons ainsi soit veritable. Mais elle nous dicte bien que toutes nos idées ou notions doiuent auoir quelque fondement de verité ; car il ne seroit pas possible que Dieu, qui est tout parfait & tout veritable les eust mises en nous sans cela. Et pourceque nos raisonnemens ne sont iamais si euidens ny si entiers pendant le sommeil que pendant la veille, bien que quelquefois nos imaginations soient alors autant ou plus

viues & expreffes, elle nous dicte auffy que nos penſées ne pouuant eſtre toutes vrayes, a cauſe que nous ne ſommes pas tous-parfaits, ce qu'elles ont de verité doit inſalliblement ſe rencontrer en celles que nous auons eſtant eſueillez, plutoſt qu'en nos ſonges.

Je ferois bien ayſe de pourſuiure, & de faire voir icy toute la chaîne des autres veritez que i'ay deduites de ces premieres. Mais, a cauſe que, pour cet effect, il feroit maintenant beſoin que ie parlaſſe de pluſieurs queſtions, qui ſont en controuerſe entre les doctes, avec leſquels ie ne deſire point me brouiller, ie croy qu'il ſera mieux que ie m'en abſtiene, & que ie die ſeulement en general quelles elles ſont, affin de laiſſer iuger aux plus ſages, s'il feroit vtile que le public en fuſt plus particulierement informé. Je ſuis touſiours demeuré ferme en la reſolution que i'auois priſe, de ne ſuppoſer aucun autre principe, que celuy dont ie vien de me ſeruir pour demonſtrer l'exiſtence de Dieu & de lame, & de ne recevoir aucune choſe pour vraye, qui ne me ſemblaſt plus claire & plus certaine que n'auoient fait auparauant les demonſtrations des Geometres. Et neantmoins, i'oſe dire que, non ſeulement i'ay trouué moyen de me ſatisfaire en peu de tems, touchant toutes les principales difficultez dont on a couſtume de traiter en la Philoſophie, mais auffy, que i'ay remarqué certaines loix, que Dieu a tellement eſtablies en la nature, & dont il a imprimé de telles notions en nos ames, qu'après y auoir fait aſſez de reflexion, nous ne ſçaurions douter qu'elles ne ſoient exactement obſeruéés, en tout ce qui eſt ou qui ſe fait dans le monde. Puis en conſiderant la ſuite de ces loix, il me ſemble auoir deſcouuert pluſieurs veritez plus vtiles & plus importantes, que tout ce que i'auois appris auparauant, ou meſme eſperé d'apprendre.

Mais pourceque i'ay taſché d'en expliquer les principales dans vn Traité, que quelques conſiderations m'empeschent de publier, ie ne les ſçauois mieux faire connoiſtre, qu'en diſant icy ſommairement ce qu'il contient. I'ay eu deſſein d'y comprendre tout ce que ie penſois ſçauoir, auant que de l'eſcrire, touchant la Nature des choſes Materiellles. Mais, tout de meſme que les peintres, ne pouuant eſgalemeſt bien repreſenter dans vn tableau plat toutes les diuerſes faces d'un cors ſolide, en

choiffent vne des principales qu'ils mettent feule vers le iour, & ombrageant les autres, ne les font paroître, qu'en tant qu'on les peut voir en la regardant : ainfi, craignant de ne pouuoir mettre en mon discours tout ce que i'auois en la penfée, i'entrepris feulemēt d'y expofer bien amplemēt ce que ie conceuois de la Lumiere ; puis, a fon occafion, d'y adiouter quelque chofe du Soleil & des Eftoiles fixes, a caufe qu'elle en procede prefque toute ; des Cieux, a caufe qu'ils la tranfmettent ; des Planetes, des Cometes, & de la Terre, a caufe qu'elles la font reflefchir ; & en particulier de tous les Cors qui font fur la terre, a caufe qu'ils font ou colozez, ou tranfparens, ou lumineux ; & enfin de l'Homme, a caufe qu'il en eft le fpectateur. Mefme, pour ombrager vn peu toutes ces chofes, & pouuoir dire plus librement ce que i'en iugeois, fans eftre obligé de fuiure ny de refuter les opinions qui font receuës entre les doctes, ie me refolu de laiffer tout ce Monde icy a leurs difputes, & de parler feulemēt de ce qui arriueroit dans vn nouveau, fi Dieu croit maintenant quelque part, dans les Efpaces Imaginaires, affez de matiere pour le compofer, & qu'il agitaft diuerfement & fans ordre les diuerfes parties de cete matiere, en forte qu'il en compofaſt vn Chaos auffy confus que les Poetes en puiffent feindre, & que, par apres, il ne fiſt autre chofe que preſter fon concours ordinaire a la Nature, & la laiffer agir fuiuant les Loix qu'il a etablies. Ainfi, premierement, ie deſcriuis cete Matiere, & tafchay de la reprefenter telle qu'il n'y a rien au monde, ce me ſemble, de plus clair ny plus intelligible, excepté ce qui a tantoft eſté dit de Dieu & de lame : car meſme ie ſuppoſay, expreſſement, qu'il n'y auoit en elle aucune de ces Formes ou Qualitez dont on diſpute dans les Eſcholes, ny generalement aucune chofe, dont la connoiſſance ne fuſt ſi naturelle a nos ames, qu'on ne puſt pas meſme feindre de l'ignorer. De plus, ie fis voir quelles eſtoient les Loix de la Nature ; et ſans appuier mes raifons ſur aucun autre principe, que ſur les perfections infinies de Dieu, ie tafchay a demonſtrer toutes celles dont on euſt pu auoir quelque doute, & a faire voir qu'elles font telles, qu'encore que Dieu auroit créé pluſieurs mondes, il n'y en ſçauroit auoir aucun, où elles manquaſſent d'eſtre obſeruées. Apres cela, ie monſtray comment la plus grande part de la matiere de ce Chaos deuoit, en fuite de ces loix, ſe diſpoſer & s'arranger d'vne certaine façon qui la rendoit ſemblable a nos Cieux ; comment, cependant, quelques

vnes de ses parties deuoient composer vne Terre, & quelques vnes des Planetes & des Cometes, & quelques autres vn Soleil & des Estoiles fixes. Et icy, m'estendant sur le fuiet de la lumiere, i'expliquay bien au long quelle estoit celle qui se deuoit trouuer dans le Soleil & les Estoiles, & comment de la elle trauerloit en vn instant les immenses espaces des cieux, & comment elle se reflexchiffoit des Planetes & des Cometes vers la Terre. I'y adioustay aussy plusieurs choses, touchant la substance, la situation, les mouuemens & toutes les diuerfes qualitez de ces Cieux & de ces Astres ; en sorte que ie pensois en dire assez, pour faire connoistre qu'il ne se remarque rien en ceux de ce monde, qui ne deust, ou du moins qui ne pût, paroistre tout semblable en ceux du monde que ie descruois. De là ie vins a parler particulierement de la Terre : comment, encore que i'eusse expressement supposé que Dieu n'auoit mis aucune pesanteur en la matiere dont elle estoit composée, toutes ses parties ne laissoient pas de tendre exactement vers son centre ; comment, y ayant de l'eau & de l'air sur sa superficie, la disposition des cieux & des astres, principalement de la Lune, y deuoit causer vn flux & reflux, qui fust semblable, en toutes ses circonstances, a celui qui se remarque dans nos mers ; & outre cela vn certain cours, tant de l'eau que de l'air, du leuant vers le couchant, tel qu'on le remarque aussy entre les Tropiques ; comment les montaignes, les mers, les fontaines & les riuieres pouuoient naturellement s'y former, & les metaux y venir dans les mines, & les plantes y croistre dans les campagnes, & generally tous les cors qu'on nomme meslez ou composez s'y engendrer. Et entre autres choses, a cause qu'après les astres ie ne connois rien au monde que le feu qui produise de la lumiere, ie m'estudiy a faire entendre bien clairement tout ce qui appartient a sa nature, comment il se fait, comment il se nourrit ; comment il n'a quelquefois que de la chaleur sans lumiere, & quelquefois que de la lumiere sans chaleur ; comment il peut introduire diuerfes couleurs en diuers cors, & diuerfes autres qualitez ; comment il en fond quelques vns, & en durcit d'autres ; comment il les peut consumer presque tous, ou conuertir en cendres & en fumée ; et enfin, comment de ces cendres, par la seule violence de son action, il forme du verre : car cete transmutation de cendres en verre me semblant estre aussy admirable qu'aucune autre qui se face en la nature, ie pris particulierement plaisir a la descrire.

Toutefois ie ne voulois pas inferer de toutes ces choses, que ce monde ait esté créé en la façon que ie propoisois ; car il est bien plus vraysemblable que, dès le commencement, Dieu l'a rendu tel qu'il deuoit estre. Mais il est certain, & c'est vne opinion communement receuë entre les Theologiens, que l'action, par laquelle maintenant il le conserue, est toute la mesme que celle par laquelle il l'a créé ; de façon qu'encore qu'il ne lui auroit point donné, au commencement, d'autre forme que celle du Chaos, pouruû qu'ayant establi les Loix de la Nature, il luy prestaist son concours, pour agir ainsi qu'elle a de coustume, on peut croyre, sans faire tort au miracle de la creation, que par cela seul toutes les choses qui sont purement materielles auroient pû, avec le tems, s'y rendre telles que nous les voyons a present. Et leur nature est bien plus ayfée a conceuoir, lorsqu'on les voit naistre peu a peu en cete sorte, que lorsqu'on ne les confidere que toutes faites.

De la description des cors inanimez & des plantes, ie passay a celle des animaux & particulièrement a celle des hommes. Mais, pourceque ie n'en auois pas encore assez de connoissance, pour en parler du mesme style que du reste, c'est a dire, en demonstrent les effets par les causes, & faisant voir de quelles semences, & en quelle façon, la Nature les doit produire, ie me contentay de supposer que Dieu formast le cors d'un homme, entierement semblable a l'un des nostres, tant en la figure exterieure de ses membres qu'en la conformation interieure de ses organes, sans le composer d'autre matiere que de celle que i'auois descrite, & sans mettre en luy, au commencement, aucune ame raisonnable, ny aucune autre chose pour y seruir d'ame vegetante ou sensitiue, sinon qu'il excitaist en son cœur vn de ces feux sans lumiere, que i'auois desia expliquez, & que ie ne conceuois point d'autre nature que celui qui échaufe le foin, lorsqu'on l'a renfermé auant qu'il fust sec, ou qui fait bouillir les vins nouueaux, lorsqu'on les laisse cuer sur la rape. Car examinant les fonctions, qui pouuoient en suite de cela estre en ce cors, i'y trouuois exactement toutes celles qui peuuent estre en nous sans que nous y pensions, ny par consequent que nostre ame, c'est a dire, cete partie distincte du cors dont il a esté dit cy dessus que la nature n'est que de penser, y contribuë, & qui sont toutes les mesmes en quoy on peut dire

que les animaux sans raison nous ressemblent : sans que i'y en pût pour cela trouver aucune, de celles qui, étant dépendantes de la pensée, sont les seules qui nous appartiennent en tant qu'hommes, au lieu que je les y trouvois toutes par après, ayant supposé que Dieu créast vne ame raisonnable, & qu'il la joignist a ce cors en certaine façon que je descruois.

Mais, afin qu'on puisse voir en quelle sorte i'y traitois cete matiere, ie veux mettre icy l'explication du Mouuement du Cœur & des Arteres, qui étant le premier & le plus general qu'on obserue dans les animaux, on iugera facilement de luy ce qu'on doit penser de tous les autres. Et afin qu'on ait moins de difficulté a entendre ce que i'en diray, ie voudrois que ceux qui ne sont point versés en l'Anatomie prissent la peine, auant que de lire cecy, de faire couper deuant eux le cœur de quelque grand animal qui ait des poumons, car il est en tous assez semblable a celuy de l'homme, & qu'ils se fissent montrer les deux chambres ou concaitez qui y sont. Premièrement, celle qui est dans son costé droit, a laquelle respondent deux tuyaux fort larges : a sçauoir la vene caue, qui est le principal receptacle du sang, & comme le tronc de l'arbre dont toutes les autres venes du cors sont les branches, & la vene arterieuse, qui a esté ainsi mal nommée, pourceque c'est en effect vne artere, laquelle prenant son origine du cœur, se diuise, après en estre sortie, en plusieurs branches qui se vont resprendre partout dans les poumons. Puis, celle qui est dans son costé gauche, a laquelle respondent en mesme façon deux tuyaux, qui sont autant ou plus larges que les precedens : a sçauoir l'artere veneuse, qui a esté aussi mal nommée, a cause qu'elle n'est autre chose qu'une vene, laquelle vient des poumons, ou elle est diuisée en plusieurs branches, entrelacées avec celles de la vene arterieuse, & celles de ce conduit qu'on nomme le sifflet, par où entre l'air de la respiration ; & la grande artere, qui, sortant du cœur, enuoye ses branches par tout le cors. Je voudrois aussi qu'on leur monstroit soigneusement les onze petites veines, qui, comme autant de petites portes, ouurent & ferment les quatre ouuertes qui sont en ces deux concaitez : a sçauoir, trois a l'entrée de la vene caue, où elles sont tellement disposées, qu'elles ne peuvent aucunement empescher que le sang qu'elle contient ne coule dans la

concauité droite du cœur, & toutefois empêchent exactement qu'il n'en puisse fortir ; trois a l'entrée de la vene arterieufe, qui, eftant difposées tout au contraire, permetent bien au fang, qui eft dans cete concauité, de paffer dans les poumons, mais non pas a celui qui eft dans les poumons d'y retourner ; & ainfi deux autres a l'entrée de l'artere veneufe, qui laiffent couler le fang des poumons vers la concauité gauche du cœur, mais s'oppofent a fon retour ; & trois a l'entrée de la grande artere, qui luy permetent de fortir du cœur, mais l'empêchent d'y retourner. Et il n'eft point befoin de chercher d'autre raifon du nombre de ces peaux, finon que l'ouuerture de l'artere veneufe, eftant en ouale a caufe du lieu ou elle fe rencontre, peut eftre commodement fermée avec deux, au lieu que les autres, eftant rondes, le peuuent mieux eftre avec trois. De plus, ie voudrois qu'on leur fift confiderer que la grande artere & la vene arterieufe font d'une compofition beaucoup plus dure & plus ferme, que ne font l'artere veneufe & la vene caue ; & que ces deux derniers s'efflargiffent auant que d'entrer dans le cœur, & y font comme deux bourfes, nommées les oreilles du cœur, qui font compofées d'une chair femblable à la fiene ; et qu'il y a toufiours plus de chaleur dans le cœur, qu'en aucun autre endroit du cors ; et enfin, que cete chaleur eft capable de faire que, s'il entre quelque goutte de fang en les concauitez, elle s'enfle promptement & fe dilate, ainfi que font generalement toutes les liqueurs, lorsqu'on les laiffe tomber goutte a goutte en quelque vaiiffeau qui eft fort chaud.

Car, après cela, ie n'ay befoin de dire autre chofe, pour expliquer le mouuement du cœur, finon que, lorsque les concauitez ne font pas pleines de fang, il y en coule neceffairement de la vene caue dans la droite, & de l'artere veneufe dans la gauche ; d'autant que ces deux vaiiffeaux en font toufiours pleins, & que leurs ouuertes, qui regardent vers le cœur, ne peuuent alors eftre bouchées ; mais que, fitoft qu'il eft entré ainfi deux gouttes de fang, vne en chacune de les concauitez, ces gouttes, qui ne peuuent eftre que fort groffes, a caufe que les ouuertes par où elles entrent font fort larges, & les vaiiffeaux d'où elles viennent fort pleins de fang, fe rarefient & fe dilatent, a caufe de la chaleur qu'elles y trouuent, au moyen de quoy, faifant enfler tout le cœur, elles pouffent & ferment

les cinq petites portes, qui font aux entrées des deux vaisseaux d'où elles viennent, empêchant ainsi qu'il ne descende davantage de sang dans le cœur ; et continuant à se raréfier de plus en plus, elles poussent & ouvrent les six autres petites portes, qui font aux entrées des deux autres vaisseaux par où elles sortent, faisant enfler par ce moyen toutes les branches de la veine artérielle & de la grande artère, quasi au même instant que le cœur ; lequel, incontinent après, se desenfle, comme font aussi ces artères, à cause que le sang qui y est entré s'y refroidit, & leurs six petites portes se referment, & les cinq de la veine caue & de l'artère veueuse se rouvrent, & donnent passage à deux autres gouttes de sang, qui font derechef enfler le cœur & les artères, tout de même que les précédentes. Et pourceque le sang, qui entre ainsi dans le cœur, passe par ces deux bourses qu'on nomme les oreilles, de là vient que leur mouvement est contraire au sien, & qu'elles se desenfent, lorsqu'il s'enfle. Au reste, afin que ceux qui ne connoissent pas la force des démonstrations Mathématiques, & ne sont pas accoutumés à distinguer les vraies raisons des vraisemblables, ne se hasardent pas de nier ceci sans l'examiner, je les veux avertir que ce mouvement, que je vien d'expliquer, suit aussi nécessairement de la seule disposition des organes qu'on peut voir à l'œil dans le cœur, & de la chaleur qu'on y peut sentir avec les doigts, & de la nature du sang qu'on peut connoître par expérience, que fait celui d'un horloge, de la force, de la situation, & de la figure de ses contrepoids & de ses roues.

Mais si on demande comment le sang des veines ne s'épuise point, en coulant ainsi continuellement dans le cœur, & comment les artères n'en sont point trop remplies, puisque tout celui qui passe par le cœur s'y va rendre, je n'ay pas besoin d'y répondre autre chose, que ce qui a déjà été écrit par un médecin d'Angleterre, auquel il faut donner la louange d'avoir rompu la glace en cet endroit, & d'être le premier qui a enseigné qu'il y a plusieurs petits passages aux extrémités des artères, par où le sang qu'elles reçoivent du cœur entre dans les petites branches des veines, d'où il se va rendre derechef vers le cœur, en sorte que son cours n'est autre chose qu'une circulation perpétuelle. Ce qu'il prouve fort bien, par l'expérience ordinaire des chirurgiens, qui ayant lié le bras

mediocrement fort, au deffus de l'endroit où ils ouurent la vene, font que le fang en fort plus abondamment que s'ils ne l'auoient point lié. Et il arriueroit tout le contraire, s'ils le lioient au deffous, entre la main & l'ouuerture, ou bien, qu'ils le liaffent tres fort au-deffus. Car il eft manifefte que le lien mediocrement ferré, pouuant empescher que le fang qui eft defia dans le bras ne retourne vers le cœur par les venes, n'empesche pas pour cela qu'il n'y en viene toufiours de nouveau par les arteres, a caufe qu'elles font fituées au deffous des venes, & que leurs peaux, eftant plus dures, font moins ayfées a presser, & auffy que le fang qui vient du cœur tend avec plus de force a passer par elles vers la main, qu'il ne fait a retourner de là vers le cœur par les venes. Et puisque ce fang fort du bras par l'ouuerture qui eft en l'vne des venes, il doit neceffairement y auoir quelques passages au-deffous du lien, c'eft a dire vers les extremitéz du bras, par où il y puiſſe venir des arteres. Il prouue auffy fort bien ce qu'il dit du cours du fang, par certaines petites peaux, qui font tellement difpoſées en diuers lieux le long des venes, qu'elles ne luy permettent point d'y passer du milieu du cors vers les extremitéz, mais feulement de retourner des extremitéz vers le cœur ; et de plus, par l'experience qui monſtre que tout celuy qui eft dans le cors en peut fortir en fort peu de tems par vne feule artere, lorsqu'elle eft coupée, encore meſme qu'elle fuſt eſtroitement liée fort proche du cœur, & coupée entre luy & le lien, en forte qu'on n'eufſt aucun fuiet d'imaginer que le fang qui en fortiroit vint d'ailleurs.

Mais il y a pluſieurs autres choſes qui teſmoignent que la vraye cauſe de ce mouuement du fang eft celle que i'ay dite. Comme, premierement, la difference qu'on remarque entre celuy qui fort des venes & celuy qui fort des arteres, ne peut proceder que de ce qu'eſtant rarefié, & comme diſtilé, en paſſant par le cœur, il eft plus ſubtil & plus vif & plus chaud incontinent après en eſtre forti, c'eſt a dire, eftant dans les arteres, qu'il n'eſt vn peu deuant que d'y entrer, c'eſt a dire, eftant dans les venes. Et ſi on y prend garde, on trouuera que cete difference ne paroift bien que vers le cœur, & non point tant aux lieux qui en font les plus eſloignez. Puis la durezza des peaux, dont la vene arterieule & la grande artere font compoſées, monſtre aſſez que le fang bat contre elles avec plus de force

que contre les venes. Et pourquoy la concauité gauche du cœur & la grande artere feroient elles plus amples & plus larges, que la concauité droite & la vene arterieufe ? Si ce n'estoit que le sang de l'artere veneufe, n'ayant esté que dans les poumons depuis qu'il a passé par le cœur, est plus subtil & se rarefie plus fort & plus aysement, que celuy qui vient immediatement de la vene caue. Et qu'est-ce que les medecins peuuent deuiner, en tastant le pouls, s'ils ne sçauent que, selon que le sang change de nature, il peut estre rarefié par la chaleur du cœur plus ou moins fort, & plus ou moins viste qu'auparauant ? Et si on examine comment cette chaleur se communique aux autres membres, ne faut-il pas auouër que c'est par le moyen du sang, qui passant par le cœur s'y reschauffe, & se respand de là par tout le cors. D'où vient que, si on oste le sang de quelque partie, on en oste par mesme moyen la chaleur ; et encore que le cœur fust aussy ardent qu'un fer embrasé, il ne suffiroit pas pour reschauffer les pieds & les mains tant qu'il fait, s'il n'y enuoyoit continuellement de nouveau sang. Puis aussy on connoist de là, que le vray vsage de la respiration est d'apporter assez d'air frais dans le poumon, pour faire que le sang, qui y vient de la concauité droite du cœur, où il a esté rarefié & comme changé en vapeurs, s'y espaisfisse, & conuertisse en sang derechef, auant que de retomber dans la gauche, sans quoy il ne pourroit estre propre a seruir de nourriture au feu qui y est. Ce qui se confirme, parce qu'on void que les animaux qui n'ont point de poumons, n'ont aussy qu'une seule concauité dans le cœur, & que les enfans, qui n'en peuuent vsfer pendant qu'ils sont renfermez au ventre de leurs meres, ont vne ouuerture par où il coule du sang de la vene caue en la concauité gauche du cœur, & vn conduit par où il en vient de la vene arterieufe en la grande artere, sans passer par le poumon. Puis la coction, comment se feroit-elle en l'estomac, si le cœur n'y enuoyoit de la chaleur par les arteres, & avec cela quelques vnes des plus coulantes parties du sang, qui aydent a dissoudre les viandes qu'on y a mises ? Et l'action qui conuertist le suc de ces viandes en sang, n'est elle pas aysee a connoistre, si on confidere qu'il se distile, en passant & repassant par le cœur, peutestre par plus de cent ou deux cent fois en chaque iour ? Et qu'a t on besoin d'autre chose, pour expliquer la nutrition, & la production des diuerses humeurs qui sont dans le cors, sinon de dire que la force, dont le sang en

se rarefiant passe du cœur vers les extremités des arteres, fait que quelques vnes de ses parties s'arestent entre celles des membres où elles se trouuent, & y prennent la place de quelques autres quelles en chassent ; et que, selon la situation, ou la figure, ou la petitesse des pores qu'elles rencontrent, les vnes se vont rendre en certains lieux plustost que les autres, en mesme façon que chascun peut auoir vû diuers cribles, qui estant diuerfement percez seruent a separer diuers grains les vns des autres ? Et enfin ce qu'il y a de plus remarquable en tout cecy, c'est la generation des esprits animaux, qui sont comme vn vent tres subtil, ou plustost comme vne flame tres pure & tres viue, qui, montant continuellement en grande abondance du cœur dans le cerueau, se va rendre de là par les nerfs dans les muscles, & donne le mouuement a tous les membres ; sans qu'il faille imaginer d'autre cause, qui face que les parties du sang, qui, estant les plus agitées & les plus penetrantes, sont les plus propres a composer ces esprits, se vont rendre plustost vers le cerueau que vers ailleurs ; sinon que les arteres, qui les y portent, sont celles qui viennent du cœur le plus en ligne droite de toutes, & que, selon les regles des Mechaniques, qui sont les mesmes que celles de la nature, lorsque plusieurs choses tendent ensemble a se mouuoir vers vn mesme costé, où il n'y a pas assez de place pour toutes, ainsi que les parties du sang qui sortent de la concauité gauche du cœur tendent vers le cerueau, les plus foibles & moins agitées en doiuent estre détournées par les plus fortes, qui par ce moyen s'y vont rendre seules.

I'auois expliqué assez particulierement toutes ces choses, dans le traité que i'auois eu cy deuant dessein de publier. Et ensuite i'y auois monstré quelle doit estre la fabrique des nerfs & des muscles du cors humain, pour faire que les esprits animaux, estant dedans, ayent la force de mouuoir les membres : ainsi qu'on voit que les testes, vn peu après estre coupées, se remuent encore, & mordent la terre, nonobstant qu'elles ne soient plus animées ; quels changemens se doiuent faire dans le cerueau, pour causer la veille, & le sommeil, & les songes ; comment la lumiere, les sons, les odeurs, les gouts, la chaleur, & toutes les autres qualitez des obiets extérieurs y peuuent imprimer diuerses idées, par l'entremise des sens ; comment la faim, la soif, & les autres passions interieures, y peuuent

auffy enuoyer les leurs ; ce qui doit y estre pris pour le sens commun, où ces idées sont receuës ; pour la memoire, qui les conferue ; & pour la fantaisie, qui les peut diuersement changer, & en composer de nouvelles, & par mesme moyen, distribuant les esprits animaux dans les muscles, faire mouuoir les membres de ce cors, en autant de diuerses façons, & autant a propos des objets qui se presentent a ses sens, & des passions interieures qui sont en luy, que les nostres se puissent mouuoir, sans que la volonté les conduise. Ce qui ne semblera nullement estrange a ceux qui, sçachant combien de diuers *automates*, ou machines mouuantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pieces, a comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des arteres, des venes, & de toutes les autres parties, qui sont dans le cors de chaque animal, considereront ce cors comme vne machine, qui, ayant esté faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée, & a en soy des mouuemens plus admirables, qu'aucune de celles qui peuuent estre inuentées par les hommes.

Et ie m'estois icy particulièrement arresté a faire voir que, s'il y auoit de telles machines, qui eussent les organes & la figure d'un singe, ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen pour reconnoître qu'elles ne seroient pas en tout de mesme nature que ces animaux ; au lieu que, s'il y en auoit qui eussent la ressemblance de nos cors, & imitassent autant nos actions que moralement il seroit possible, nous aurions toujours deux moyens tres certains, pour reconnoître qu'elles ne seroient point pour cela de vrais hommes. Dont le premier est que iamais elles ne pourroient vser de paroles, ny d'autres signes en les composant, comme nous faisons pour declarer aux autres nos pensées. Car on peut bien conceuoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profere des paroles, & mesme qu'elle en profere quelques vnes a propos des actions corporelles qui causeront quelque changement en ses organes : comme, si on la touche en quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on luy veut dire ; si en vn autre, qu'elle crie qu'on luy fait mal, & choses semblables ; mais non pas qu'elle les arrange diuersement, pour respondre au sens de tout ce qui se dira en sa presence, ainsi que les hommes les plus hebetes peuuent faire. Et le second est que, bien qu'elles

fiffent plusieurs choses auffy bien, ou peutefre mieux qu'aucun de nous, elles manqueroient infalliblement en quelques autres, par lesquelles on découuriroit quelles n'agiroyent pas par connoiffance, mais feulement par la difpofition de leurs organes. Car, au lieu que la raifon eft vn instrument vniuerfel, qui peut feruir en toutes fortes de rencontres, ces organes ont befoin de quelque particuliere difpofition pour chaque action particuliere ; d'où vient qu'il eft moralement impoffible qu'il y en ait affez de diuers en vne machine, pour la faire agir en toutes les occurrences de la vie, de mefme façon que noftre raifon nous fait agir.

Or, par ces deux mefmes moyens, on peut auffy connoiftre la difference, qui eft entre les hommes & les beftes. Car c'eft vne chose bien remarquable, qu'il n'y a point d'hommes fi hebetes & fi ftupides, fans en excepter mefme les infenfez, qu'ils ne foient capables d'arrenger enfemble diuerfes paroles, & d'en compofer vn discours par lequel ils facent entendre leurs penfées ; et qu'au contraire, il n'y a point d'autre animal, tant parfait & tant heureufement né qu'il puiffe eftre, qui face le femblable. Ce qui n'arriue pas de ce qu'ils ont faute d'organes, car on voit que les pies & les perroquets peuuent proferer des paroles ainfi que nous, & toutefois ne peuuent parler ainfi que nous, c'eft a dire, en tefmoignant qu'ils penfent ce qu'ils difent ; au lieu que les hommes qui, eftans nés fous & muets, font priuez des organes qui feruent aux autres pour parler, autant ou plus que les beftes, ont couftume d'inuenter d'eux mefmes quelques lignes, par lesquels ils fe font entendre a ceux qui, eftans ordinairement avec eux, ont loyfir d'apprendre leur langue. Et cecy ne tefmoigne pas feulement que les beftes ont moins de raifon que les hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout. Car on voit qu'il n'en faut que fort peu, pour fçauoir parler ; & d'autant qu'on remarque de l'inefgalité entre les animaux d'une mefme efpece, auffy bien qu'entre les hommes, & que les vns font plus ayfez a dresser que les autres, il n'eft pas croyable qu'un finge ou vn perroquet, qui feroit des plus parfaits de fon efpece, n'égalast en cela vn enfant des plus ftupides, ou du moins vn enfant qui auroit le cerueau troublé, fi leur ame n'eftoit d'une nature du tout differente de la noftre. Et on ne doit pas confondre les paroles avec les mouuemens naturels, qui tefmoignent les paffions, & peuuent eftre

imitiez par des machines aussy bien que par les animaux ; ny penser, comme quelques Anciens, que les bestes parlent, bien que nous n'entendions pas leur langage : car s'il estoit vray, puisqu'elles ont plusieurs organes qui se rapportent aux nostres, elles pourroient aussy bien se faire entendre a nous qu'a leurs semblables. C'est aussy vne chose fort remarquable que, bien qu'il y ait plusieurs animaux qui tesmoignent plus d'industrie que nous en quelques vnes de leurs actions, on voit toutefois que les mesmes n'en tesmoignent point du tout en beaucoup d'autres : de façon que ce qu'ils font mieux que nous, ne prouue pas qu'ils ont de l'esprit ; car, a ce conte, ils en auroient plus qu'aucun de nous, & feroient mieux en toute chose ; mais plustost qu'ils n'en ont point, & que c'est la Nature qui agist en eux, selon la disposition de leurs organes : ainfi qu'on voit qu'un horologe, qui n'est composé que de rouës & de ressorts, peut conter les heures, & mesurer le tems, plus iustement que nous avec toute nostre prudence.

I'auois descrit, après cela, l'ame raisonnable, & fait voir qu'elle ne peut aucunement estre tirée de la puissance de la matiere, ainfi que les autres choses dont i'auois parlé, mais qu'elle doit expressement estre créée ; et comment il ne suffit pas qu'elle soit logée dans le cors humain, ainfi qu'un pilote en son nauire, sinon peutestre pour mouuoir les membres, mais qu'il est besoin qu'elle soit iointe & vnée plus estroitement avec luy, pour auoir, outre cela, des sentimens & des appetits semblables aux nostres, & ainfi composer un vray homme. Au reste, ie me suis icy un peu estendu sur le fuyet de l'ame, a cause qu'il est des plus importans ; car, après l'erreur de ceux qui nient Dieu, laquelle ie pense auoir cy dessus assez refutée, il n'y en a point qui esloigne plustost les esprits foibles du droit chemin de la vertu, que d'imaginer que l'ame des bestes soit de mesme nature que la nostre, & que, par consequent, nous n'auons rien a craindre, ny a esperer, après cete vie, non plus que les moufches & les fourmis ; au lieu que, lorsqu'on sçait combien elles different, on comprend beaucoup mieux les raisons, qui prouent que la nostre est d'une nature entierement independante du cors, & par consequent, qu'elle n'est point suiette a mourir avec luy ; puis, d'autant qu'on ne voit

point d'autres causes qui la destruisent, on est naturellement porté à juger de là qu'elle est immortelle.

Or il y a maintenant trois ans que j'étois parvenu à la fin du traité qui contient toutes ces choses, & que je commençois à le revoir, afin de le mettre entre les mains d'un imprimeur, lorsque j'appris que des personnes, à qui je defere & dont l'autorité ne peut gueres moins sur mes actions, que ma propre raison sur mes pensées, avoient desapprouvé une opinion de Physique, publiée un peu auparavant par quelque autre, de laquelle je ne veux pas dire que je fusse, mais bien que je n'y avois rien remarqué, avant leur censure, que je pusse imaginer être préjudiciable ny à la Religion ny à l'Etat, ny, par conséquent, qui m'eût empêché de l'écrire, si la raison me l'eût persuadée, & que cela me fit craindre qu'il ne s'en trouvat tout de même quelque une entre les miennes, en laquelle je me fusse mépris, nonobstant le grand soin que j'ay toujours eu de n'en point recevoir de nouvelles en ma creance, dont je n'eusse des démonstrations très certaines, & de n'en point écrire, qui pussent tourner au désavantage de personne. Ce qui a été suffisant, pour m'obliger à changer la résolution que j'avois eue de les publier. Car, encore que les raisons, pour lesquelles je l'avois prise auparavant, fussent très fortes, mon inclination, qui m'a toujours fait haïr le mestier de faire des livres, m'en fit incontinent trouver assez d'autres, pour m'en excuser. Et ces raisons de part & d'autre sont telles, que non seulement j'ay icy quelque intérêt de les dire, mais peut-être aussi que le public en a de les sçavoir.

Je n'ay jamais fait beaucoup d'estat des choses qui venoient de mon esprit, & pendant que je n'ay recueilly d'autres fruits de la methode dont je me sers, sinon que je me suis satisfait, touchant quelques difficultez qui appartiennent aux sciences speculatives, ou bien que j'ay tâché de regler mes meurs par les raisons qu'elle m'enseignoit, je n'ay point creu être obligé d'en rien écrire. Car, pour ce qui touche les meurs, chacun abonde si fort en son sens, qu'il se pourroit trouver autant de reformateurs que de testes, s'il estoit permis à d'autres qu'à ceux que Dieu a établis pour souverains sur ses peuples, ou bien auxquels il a donné assez de grace

& de zele pour estre prophetes, d'entreprendre d'y rien changer ; et bien que mes speculations me pleussent fort, i'ay creu que les autres en auoient aussy, qui leur plaisoient peut-estre dauantage. Mais, fitost que i'ay eu acquis quelques notions generales touchant la Physique, & que, commençant a les esprouuer en diuerses difficultez particulieres, i'ay remarqué iusques où elles peuuent conduire, & combien elles different des principes dont on s'est ferui iusques a present, i'ay creu que ie ne pouuois les tenir cachées, fans pecher grandement contre la loy qui nous oblige a procurer, autant qu'il est en nous, le bien general de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de paruenir a des connoissances qui soient fort vtiles a la vie, & qu'au lieu de cete Philosophie speculatiue, qu'on enseigne dans les escholes, on en peut trouuer vne pratique, par laquelle connoissant la force & les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, & de tous les autres cors qui nous enuironnent, aussy distinctement que nous connoissons les diuers mestiers de nos artisans, nous les pourrions employer en mesme façon a tous les vsages auxquels ils sont propres, & ainsi nous rendre comme maistres & possesseurs de la Nature. Ce qui n'est pas seulement a desirer pour l'inuention d'une infinité d'artifices, qui feroient qu'on iouiroit, fans aucune peine, des fruits de la terre & de toutes les commoditez qui s'y trouuent, mais principalement aussy pour la conseruation de la santé, laquelle est fans doute le premier bien, & le fondement de tous les autres biens de cete vie ; car mesme l'esprit depend si fort du temperament, & de la disposition des organes du cors, que s'il est possible de trouuer quelque moyen, qui rende communement les hommes plus sages & plus habiles qu'ils n'ont esté iusques icy, ie croy que c'est dans la Medecine qu'on doit le chercher. Il est vray que celle qui est maintenant en vsage, contient peu de choses dont l'vtilité soit si remarquable ; mais, fans que i'aye aucun dessein de la mespriser, ie m'assure qu'il n'y a personne, mesme de ceux qui en font profession, qui n'auouë que tout ce qu'on y sçait n'est presque rien, a comparaisson de ce qui reste a y sçauoir, & qu'on se pourroit exemter d'une infinité de maladies, tant du cors que de l'esprit, & mesme aussy peutestre de l'affoiblissement de la vieillesse, si on auoit assez de connoissance de leurs causes, & de tous les remedes dont la Nature nous a pourueus. Or, ayant dessein d'employer toute ma vie a la

recherche d'une science si necessaire, & ayant rencontré vn chemin qui me semble tel qu'on doit infalliblement la trouver, en le suivant, si ce n'est qu'on en soit empêché, ou par la brieveté de la vie, ou par le defect des experiences, ie iugeois qu'il n'y auoit point de meilleur remede contre ces deux empêchemens, que de communiquer fidellement au public tout le peu que j'aurois trouué, & de conuier les bons esprits a tascher de passer plus outre, en contribuant, chascun selon son inclination & son pouuoir, aux experiences qu'il faudroit faire, & communiquant aussy au public toutes les choses qu'ils apprendroient, afin que les derniers commençant ou les precedens auroient acheué, & ainsi ioignant les vies & les traux de plusieurs, nous allassions tous ensemble beaucoup plus loin, que chascun en particulier ne scauroit faire.

Mesme ie remarquois, touchant les experiences, qu'elles sont d'autant plus necessaires, qu'on est plus auancé en connoissance. Car, pour le commencement, il vaut mieux ne se seruir que de celles qui se presentent d'elles mesmes a nos sens, & que nous ne scaurions ignorer, pouruû que nous y facions tant soit peu de reflexion, que d'en chercher de plus rares & estudiées : dont la raison est que ces plus rares trompent souuent, lorsqu'on ne sçait pas encore les causes des plus communes, & que les circonstances dont elles dependent sont quasi tousiours si particulieres & si petites, qu'il est tres malayzé de les remarquer. Mais l'ordre que j'ay tenu en cecy a esté tel. Premierement, j'ay tasché de trouver en general les Principes, ou Premieres Causes, de tout ce qui est, ou qui peut estre, dans le monde, sans rien considerer, pour cet effect, que Dieu seul, qui l'a créé, ny les tirer d'ailleurs que de certaines semences de Veritez qui sont naturellement en nos ames. Après cela, j'ay examiné quels estoient les premiers & plus ordinaires effets qu'on pouuoit deduire de ces causes : et il me semble que, par la, j'ay trouué des Cieux, des Astres, vne Terre, & mesme, sur la terre, de l'Eau, de l'Air, du Feu, des Mineraux, & quelques autres telles choses, qui sont les plus communes de toutes & les plus simples, & par consequent les plus aysées a connoistre. Puis, lorsque j'ay voulu descendre a celles qui estoient plus particulieres, il s'en est tant présenté a moy de diuerses, que ie n'ay pas creu qu'il fust possible a l'esprit humain de distinguer les Formes ou Espèces de cors qui sont sur la

terre, d'une infinité d'autres qui pourroient y estre, si c'eust esté le vouloir de Dieu de les y mettre, ny, par consequent, de les rapporter a nostre usage, si ce n'est qu'on viene au deuant des causes par les effets, & qu'on se ferue de plusieurs experiences particulieres. En suite de quoy, repassant mon esprit sur tous les objets qui s'estoient iamais presentez a mes sens, i'ose bien dire que ie n'y ay remarqué aucune chose que ie ne peusse assez commodement expliquer par les Principes que i'auois trouuez. Mais il faut aussy que i'auouë, que la puissance de la Nature est si ample & si vaste, & que ces Principes sont si simples & si generaux, que ie ne remarque quasi plus aucun effect particulier, que d'abord ie ne connoisse qu'il peut en estre deduit en plusieurs diuerses façons, & que ma plus grande difficulté est d'ordinaire de trouuer en laquelle de ces façons il en depend. Car a cela ie ne sçay point d'autre expedient, que de chercher derechef quelques experiences, qui soient telles, que leur euenement ne soit pas le mesme, si c'est en l'une de ces façons qu'on doit l'expliquer, que si c'est en l'autre. Au reste, i'en suis maintenant la, que ie voy, ce me semble, assez bien de quel biaiz on se doit prendre a faire la plus part de celles qui peuuent seruir a cet effect ; mais ie voy aussy qu'elles sont telles, & en si grand nombre, que ny mes mains, ny mon reuenu, bien que i'en eusse mille fois plus que ie n'en ay, ne sçauoient suffire pour toutes ; en sorte que, selon que i'auray deormais la commodité d'en faire plus ou moins, i'auanceray aussy plus ou moins en la connoissance de la Nature. Ce que ie me prometois de faire connoistre, par le traité que i'auois escrit, & d'y montrer si clairement l'utilité que le public en peut receuoir, que i'obligerois tous ceux qui desirent en general le bien des hommes, c'est a dire, tous ceux qui sont en effect vertueux, & non point par faux semblant, ny seulement par opinion, tant a me communiquer celles qu'ils ont desia faites, qu'a m'ayder en la recherche de celles qui restent a faire.

Mais i'ay eu, depuis ce tems la, d'autres raisons qui m'ont fait changer d'opinion, & penser que ie deuois veritablement continuer d'escire toutes les choses que ie iugerois de quelque importance, a mesure que i'en découurois la verité, & y apporter le mesme soin que si ie les voulois faire imprimer : tant affin d'auoir d'autant plus d'occasion de les bien examiner, comme sans doute on regarde tousiours de plus près a ce

qu'on croit deuoir estre veu par plusieurs, qu'a ce qu'on ne fait que pour foy mesme, & souuent les choses, qui m'ont semblé vrayes, lorsque i'ay commencé a les conceuoir, m'ont parû fausses, lorsque ie les ay voulu mettre sur le papier ; qu'affin de ne perdre aucune occasion de profiter au public, si i'en suis capable, & que, si mes escrits valent quelque chose, ceux qui les auront après ma mort, en puissent vser, ainsi qu'il sera le plus a propos ; mais que ie ne deuois aucunement consentir qu'ils fussent publiez pendant ma vie, affin que ny les oppositions & controuerses, aufquelles ils seroient peutestre suiets, ny mesme la reputation telle quelle, qu'ils me pourroient acquerir, ne me donnassent aucune occasion de perdre le tems que i'ay dessein d'employer a m'instruire. Car, bien que il soit vray que chascun homme est obligé de procurer, autant qu'il est en luy, le bien des autres, & que c'est proprement ne valoir rien que de n'estre vtile a personne, toutefois il est vray aussy que nos soins se doiuent estendre plus loin que le tems present, & qu'il est bon d'omettre les choses qui apporteroient peutestre quelque profit a ceux qui viuent, lorsque c'est a dessein d'en faire d'autres qui en apportent dauantage a nos neueux. Comme, en effect, ie veux bien qu'on sçache que le peu que i'ay appris iusques icy, n'est presque rien, a comparaiſon de ce que i'ignore, & que ie ne desespere pas de pouuoir apprendre ; car c'est quasi le mesme de ceux qui découurent peu a peu la verité dans les sciences, que de ceux qui, commençant a deuenir riches, ont moins de peine a faire de grandes acquisitions, qu'ils n'ont eu auparauant, estant plus pauvres, a en faire de beaucoup moindres. Ou bien on peut les comparer aux chefs d'armée, dont les forces ont coustume de croistre a proportion de leurs victoires, & qui ont besoin de plus de conduite, pour se maintenir après la perte d'une bataille, qu'ils n'ont, après l'auoir gagnée, a prendre des villes & des prouinces. Car c'est veritablement donner des batailles, que de tâcher a vaincre toutes les difficultez & les erreurs, qui nous empeschent de paruenir a la connoissance de la verité, & c'est en perdre vne, que de receuoir quelque fausse opinion, touchant vne matiere vn peu generale & importante ; il faut, après, beaucoup plus d'adresse, pour se remettre au mesme estat qu'on estoit auparauant, qu'il ne faut a faire de grans progrès, lorsqu'on a desia des principes qui sont affurez. Pour moy, si i'ay cy deuant trouué quelques veritez dans les sciences (& i'espere que

les choses qui sont contenues en ce volume feront iuger que i'en ay trouué quelques vnes), ie puis dire que ce ne sont que des suites & des dependances de cinq ou six principales difficultez que i'ay surmontées, & que ie conte pour autant de batailles où i'ay eu l'heur de mon costé. Mesme ie ne craindray pas de dire, que ie pense n'auoir plus besoin d'en gagner que deux ou trois autres semblables, pour venir entierement a bout de mes desseins ; et que mon aage n'est point si auancé que, selon le cours ordinaire de la Nature, ie ne puisse encore auoir assez de loysir pour cet effect. Mais ie croy estre d'autant plus obligé a ménager le tems qui me reste, que i'ay plus d'esperance de le pouuoir bien employer ; et i'aurois sans doute plusieurs occasions de le perdre, si ie publiois les fondemens de ma Physique. Car, encore qu'ils soient presque tous si euidens, qu'il ne faut que les entendre pour les croire, & qu'il n'y en ait aucun, dont ie ne pense pouuoir donner des demonstrations, toutefois, a cause qu'il est impossible qu'ils soient accordans avec toutes les diuerses opinions des autres hommes, ie preuoy que ie serois souuent diuertí par les oppositions qu'ils feroient naistre.

On peut dire que ces oppositions seroient vtilles, tant affin de me faire connoistre mes fautes, qu'affin que, si i'auois quelque chose de bon, les autres en eussent par ce moyen plus d'intelligence, & , comme plusieurs peuuent plus voir qu'un homme seul, que commençant des maintenant a s'en seruir, ils m'aydassent aussy de leurs inuentions. Mais, encore que ie me reconnoisse extremement suiet a faillir, & que ie ne me fie quasi iamais aux premieres pensées qui me viennent, toutefois l'experience que i'ay des obiections qu'on me peut faire, m'empesche d'en esperer aucun profit : car i'ay desia souuent esproué les iugemens, tant de ceux que i'ay tenus pour mes amis, que de quelques autres a qui ie pensois estre indifferent, & mesme aussy de quelques vns dont ie scauois que la malignité & l'enuie tascheroit assez a decouurir ce que l'affection cacheroit a mes amis ; mais il est rarement arriué qu'on m'ayt objecté quelque chose que ie n'eusse point du tout preueuë, si ce n'est qu'elle fust fort éloignée de mon suiet ; en sorte que ie n'ay quasi iamais rencontré aucun censeur de mes opinions, qui ne me semblaist ou moins rigoureux, ou moins equitable, que moy mesme. Et ie n'ay iamais remarqué non

plus, que, par le moyen des disputes qui se pratiquent dans les écoles, on ait découuert aucune verité qu'on ignoraft auparauant ; car, pendant que chascun tafche de vaincre, on s'exerce bien plus a faire valoir la vrayfemblance, qu'a pefer les raifons de part & d'autre ; & ceux qui ont esté long tems bons auocats, ne font pas pour cela, par après, meilleurs iuges.

Pour l'vtilité que les autres receuroient de la communication de mes pensées, elle ne pourroit auffy estre fort grande, d'autant que ie ne les ay point encore conduites si loin, qu'il ne foit besoin d'y aioufter beaucoup de choses, auant que de les appliquer a l'vfrage. Et ie pense pouuoir dire, fans vanité, que, s'il y a quelqu'un qui en foit capable, ce doit estre plutoft moy qu'aucun autre : non pas qu'il ne puisse y auoir au monde plusieurs esprits incomparablement meilleurs que le mien ; mais pource qu'on ne scauroit si bien conceuoir vne chose, & la rendre siene, lorsqu'on l'apprend de quelque autre, que lorsqu'on l'inuente soy mesme. Ce qui est si veritable, en cete matiere, que, bien que i'aye souuent expliqué quelques vnes de mes opinions a des personnes de tres bon esprit, & qui, pendant que ie leur parlois, sembloient les entendre fort distinctement, toutefois, lorsqu'ils les ont redites, i'ay remarqué qu'ils les ont changées presque tousiours en telle sorte que ie ne les pouuois plus auouër pour mienes. A l'occasion de quoy ie suis bien aysé de prier icy nos neueux, de ne croire iamais que les choses qu'on leur dira viennent de moy, lorsque ie ne les auray point moy mesme diuulgées. Et ie ne m'estonne aucunement des extrauagances qu'on attribue a tous ces anciens Philosophes, dont nous n'auons point les escrits, ny ne iuge pas, pour cela, que leurs pensées ayent esté fort deraisonnables, veu qu'ils estoient des meilleurs esprits de leurs tems, mais seulement qu'on nous les a mal rapportées. Comme on voit auffy que presque iamais il n'est arriué qu'aucun de leurs sectateurs les ait surpassez ; et ie m'affure que les plus passionnez de ceux qui suiuent maintenant Aristote, se croyroient hureux, s'ils auoient autant de connoissance de la Nature qu'il en a eu, encore mesme que ce fust a condition qu'ils n'en auroient iamais dauantage. Ils font comme le lierre, qui ne tend point a monter plus haut que les arbres qui le soutiennent, & mesme souuent qui redescend, après qu'il est paruenu

iufques a leur faifte ; car il me femble auffy que ceux la redescendent, c'est-a-dire, fe rendent en quelque façon moins fçauans que s'ils s'abftenoient d'estudier, lesquels, non contens de fçauoir tout ce qui eft intelligiblement expliqué dans leur autheur, veulent, outre cela, y trouuer la folution de plufieurs difficultez, dont il ne dit rien & aufquelles il n'a peutefre iamais penfé. Toutefois, leur façon de philofopher eft fort commode, pour ceux qui n'ont que des efprits fort mediocres ; car l'obfcurité des diftinctions & des principes dont ils fe feruent, eft caufe qu'ils peuuent parler de toutes chofes auffy hardiment que s'ils les fçauoient, & fouftenir tout ce qu'ils en difent contre les plus fubtils & les plus habiles, fans qu'on ait moyen de les conuaincre. En quoy ils me femblent pareils a vn aueugle, qui, pour fe battre fans defauantage contre vn qui voit, l'auroit fait venir dans le fonds de quelque caue fort obfcure ; et ie puis dire que ceux cy ont intereft que ie m'abftiene de publier les principes de la Philofophie dont ie me fers : car eftans tres fimples & tres euidens, comme ils font, ie ferois quafi le mefme, en les publiant, que fi i'ouurois quelques fenestres, & faisois entrer du iour dans cete caue, ou ils font defcendus pour fe battre. Mais mefme les meilleurs efprits n'ont pas occafion de fouhaiter de les connoiftre : car, s'ils veulent fçauoir parler de toutes chofes, & acquerir la reputation d'estre doctes, ils y paruiendront plus ayfement en fe contentant de la vrayfemblance, qui peut eftre trouuée fans grande peine en toutes fortes de matieres, qu'en cherchant la verité, qui ne fe découure que peu a peu en quelques vnes, & qui, lorsqu'il eft queftion de parler des autres, oblige a confeffer franchement qu'on les ignore. Que s'ils preferent la connoiffance de quelque peu de veritez a la vanité de paroiftre n'ignorer rien, comme fans doute elle eft bien preferable, & qu'il vueillent fuiure vn deffein femblable au mien, ils n'ont pas befoin, pour cela, que ie leur die rien dauantage que ce que i'ay defia dit en ce difcours. Car, s'ils font capables de paffer plus outre que ie n'ay fait, ils le feront auffy, a plus forte raifon, de trouuer d'eux mefmes tout ce que ie penfe auoir trouué. D'autant que, n'ayant iamais rien examiné que par ordre, il eft certain que ce qui me refte encore a découurer, eft de foy plus difficile & plus caché, que ce que i'ay pû cy deuant rencontrer, & ils auroient bien moins de plaifir a l'apprendre de moy que d'eux mefmes ; outre que l'habitude qu'ils

acquerront, en cherchant premierement des choses faciles, & passant peu a peu par degrez a d'autres plus difficiles, leur seruirá plus que toutes mes instructions ne scauroient faire. Comme, pour moy, ie me persuade que, si on m'eust enseigné, dès ma ieunesse, toutes les veritez dont i'ay cherché depuis les demonstrations, & que ie n'eusse eu aucune peine a les apprendre, ie n'en aurois peutestre iamais sceu aucunes autres, & du moins que iamais ie n'aurois acquis l'habitude & la facilité, que ie pense auoir, d'en trouuer toufiours de nouvelles, a mesure que ie m'applique a les chercher. Et en vn mot, s'il y a au monde quelque ouurage, qui ne puisse estre si bien acheué par aucun autre que par le mesme qui l'a commencé, c'est celuy auquel ie traueille.

Il est vray que, pour ce qui est des experiences qui peuuent y seruir, vn homme seul ne scauroit suffire a les faire toutes ; mais il n'y scauroit aussy employer vtilement d'autres mains que les siennes, sinon celles des artisans, ou telles gens qu'il pourroit payer, & a qui l'esperance du gain, qui est vn moyen tres efficace, feroit faire exactement toutes les choses qu'il leur prescriroit. Car, pour les volontaires, qui, par curiosité ou desir d'apprendre, s'offriroient peutestre de luy ayder, outre qu'ils ont pour l'ordinaire plus de promesses que d'effect, & qu'ils ne font que de belles propositions dont aucune iamais ne reüssit, ils voudroient infalliblement estre payez par l'explication de quelques difficultez, ou du moins par des complimens & des entretiens inutiles, qui ne luy scauroient couster si peu de son tems qu'il n'y perdift. Et pour les experiences que les autres ont desia faites, quand bien mesme ils les luy voudroient communiquer, ce que ceux qui les nomment des secrets ne feroient iamais, elles sont, pour la plupart, composées de tant de circonstances, ou d'ingrediens superflus, qu'il luy seroit tres malaysé d'en déchiffrer la verité ; outre qu'il les trouueroit presque toutes si mal expliquées, ou mesme si fausses, a cause que ceux qui les ont faites se sont efforcez de les faire paroistre conformes a leurs principes, que, s'il y en auoit quelques vnes qui luy seruissent, elles ne pourroient derechef valoir le tems qu'il luy faudroit employer a les choisir. De façon que, s'il y auoit au monde quelqu'un, qu'on sceust affurement estre capable de trouuer les plus grandes choses, & les plus vtils au public qui puissent estre, & que, pour cete cause, les

autres hommes s'efforçassent, par tous moyens, de l'ayder a venir a bout de ses desseins, ie ne voy pas qu'ils peussent autre chose pour luy, finon fournir aux frais des experiences dont il auroit besoin, & du reste empescher que son loisir ne luy fust osté par l'importunité de personne. Mais, outre que ie ne presume pas tant de moy mesme, que de vouloir rien promettre d'extraordinaire, ny ne me repais point de pensées si vaines, que de m'imaginer que le public se doive beaucoup interesser en mes desseins, ie n'ay pas aussy l'ame si basse, que ie voulusse accepter de qui que ce fust aucune faueur, qu'on puft croire que ie n'aurois pas meritée.

Toutes ces considerations iointes ensemble furent cause, il y a trois ans, que ie ne voulu point diulguer le traité que i'auois entre les mains, & mesme que ie fus en resolution de n'en faire voir aucun autre, pendant ma vie, qui fust si general, ny duquel on pût entendre les fondemens de ma Physique. Mais il y a eu depuis derechef deux autres raisons, qui m'ont obligé a mettre icy quelques essais particuliers, & a rendre au public quelque compte de mes actions & de mes desseins. La premiere est que, si i'y manquois, plusieurs, qui ont sceu l'intention que i'auois eüe cy deuant de faire imprimer quelques escrits, pourroient s'imaginer que les causes pour lesquelles ie m'en abstiens, seroient plus a mon desauantage qu'elles ne sont. Car, bien que ie n'ayme pas la gloire par excés, ou mesme, si ie l'ose dire, que ie la haïsse, en tant que ie la iuge contraire au repos, lequel i'estime sur toutes choses, toutefois aussy ie n'ay iamais tasché de cacher mes actions comme des crimes, ny n'ay vñé de beaucoup de precautions pour estre inconnu ; tant a cause que i'eusse creu me faire tort, qu'a cause que cela m'auroit donné quelque espece d'inquietude, qui eust derechef esté contraire au parfait repos d'esprit que ie cherche. Et pourceque, m'estant toujours ainsi tenu indifferent entre le soin d'estre connu ou ne l'estre pas, ie n'ay pû empescher que ie n'acquiesse quelque sorte de reputation, i'ay pensé que ie deuois faire mon mieux pour m'exempter au moins de l'auoir mauuaise. L'autre raison, qui m'a obligé a escrire cecy, est que, voyant tous les iours de plus en plus le retardement que souffre le dessein que i'ay de m'instruire, a cause d'une infinité d'experiences dont i'ay besoin, & qu'il est impossible que ie face sans l'ayde d'autrui, bien

que ie ne me flatte pas tant que d'esperer que le public prene grande part en mes intereſts, toutefois ie ne veux pas auſſy me defaillir tant a moy-meſme, que de donner ſuiet a ceux qui me ſuruiuront, de me reprocher quelque iour, que i'euffe pû leur laiſſer pluſieurs choſes beaucoup meilleures que ie n'auray fait, ſi ie n'euffe point trop negligé de leur faire entendre en quoy ils pouuoient contribuer a mes deſſeins.

Et i'ay penſé qu'il m'eſtoit ayſé de choiſir quelques matieres, qui, ſans eſtre ſuietes a beaucoup de controuerſes, ny m'obliger a declarer dauantage de mes principes que ie ne deſire, ne lairroient pas de faire voir allez clairement ce que ie puis, ou ne puis pas, dans les ſciences. En quoy ie ne ſçaurois dire ſi i'ay reuſſi, & ie ne veux point preuenir les iugemens de perſonne, en parlant moy-meſme de mes eſcrits ; mais ie feray bien ayſe qu'on les examine, & affin qu'on en ait d'autant plus d'occafion, ie ſupplie tous ceux qui auront quelques obiectons a y faire, de prendre la peine de les enuoyer a mon libraire, par lequel en eſtant auerti, ie taſcheray d'y ioindre ma reſponſe en meſme tems ; & par ce moyen les lecteurs, voyant enſemble l'vn & l'autre, iugeront d'autant plus ayſement de la verité. Car ie ne promets pas d'y faire iamais de longues reſponſes, mais ſeulement d'auouër mes fautes fort franchement, ſi ie les connois, ou bien, ſi ie ne les puis aperceuoir, de dire ſimplement ce que ie croyray eſtre requis, pour la defence des choſes que i'ay eſcrites, ſans y adiouſter l'explication d'aucune nouvelle matiere, affin de ne me pas engager ſans fin de l'vne en l'autre.

Que ſi quelques vnes de celles dont i'ay parlé, au commencement de la Dioptrique & des Meteores, chocquent d'abord, a cauſe que ie les nomme des ſuppoſitions, & que ie ne ſemble pas auoir enuie de les prouuer, qu'on ait la patience de lire le tout avec attention, & i'eſpere qu'on s'en trouuera ſatisfait. Car il me ſemble que les raiſons s'y entrefuiuent en telle forte que, comme les dernieres ſont demonſtrées par les premieres, qui ſont leurs cauſes, ces premieres le ſont reciproquement par les dernieres, qui ſont leurs effets. Et on ne doit pas imaginer que ie commette en cecy la faute que les Logiciens nomment vn cercle ; car l'experience rendant la plus part de ces effets tres certains, les cauſes dont ie les deduits ne ſeruent pas tant a les prouuer qu'a les expliquer ;

mais, tout au contraire, ce font elles qui font prouuées par eux. Et ie ne les ay nommées des suppositions, qu'affin qu'on sçache que ie pense les pouuoir deduire de ces premieres veritez que i'ay cy dessus expliquées, mais que i'ay voulu expressement ne le pas faire, pour empescher que certains esprits, qui s'imaginent qu'ils sçauent en vn iour tout ce qu'un autre a pensé en vingt années, si tost qu'il leur en a seulement dit deux ou trois mots, & qui sont d'autant plus suiets a faillir, & moins capables de la verité, qu'ils sont plus penetrans & plus vifs, ne puissent de la prendre occasion de bastir quelque Philosophie extrauagante sur ce qu'ils croyront estre mes principes, & qu'on m'en attribue la faute. Car, pour les opinions qui sont toutes mienes, ie ne les excuse point comme nouuelles, d'autant que, si on en considere bien les raisons, ie m'assure qu'on les trouuera si simples, & si conformes au sens commun, qu'elles sembleront moins extraordinaires, & moins estranges, qu'aucunes autres qu'on puisse auoir sur mesmes suiets. Et ie ne me vante point aussy d'estre le premier Inuenteur d'aucunes, mais bien, que ie ne les ay iamais receuës, ny pource qu'elles auoient esté dites par d'autres, ny pource qu'elles ne l'auoient point esté, mais seulement pource que la raison me les a persuadées.

Que si les artisans ne peuuent si tost executer l'inuention qui est expliquée en la Dioptrique, ie ne croy pas qu'on puisse dire, pour cela, qu'elle soit mauuaise : car, d'autant qu'il faut de l'adresse & de l'habitude, pour faire & pour aiuster les machines que i'ay descrites, sans qu'il y manque aucune circonstance, ie ne m'estonnerois pas moins, s'ils rencontroient du premier coup, que si quelqu'un pouuoit apprendre, en vn iour, a iouer du luth excellemment, par cela seul qu'on luy auroit donné de la tablature qui seroit bonne. Et si i'escris en François, qui est la langue de mon païs, plutost qu'en Latin, qui est celle de mes Precepteurs, c'est a cause que i'espere que ceux qui ne se seruent que de leur raison naturelle toute pure, iugeront mieux de mes opinions, que ceux qui ne croyent qu'aux liures anciens. Et pour ceux qui ioignent le bon sens avec l'estude, lesquels seuls ie souhaite pour mes iuges, ils ne seront point, ie m'asseure, si partiaux pour le Latin, qu'ils refusent d'entendre mes raisons, pourceque ie les explique en langue vulgaire.

Au reste, ie ne veux point parler icy, en particulier, des progrès que i'ay esperance de faire a l'auenir dans les sciences, ny m'engager enuers le public d'aucune promesse, que ie ne fois pas assuré d'accomplir ; mais ie diray seulement que i'ay resolu de n'employer le tems qui me reste a viure, a autre chose qu'a tascher d'acquérir quelque connoissance de la Nature, qui soit telle qu'on en puisse tirer des regles pour la Medecine, plus assurées que celles qu'on a eues iusques a present ; et que mon inclination m'esloigne si fort de toute sorte d'autres desseins, principalement de ceux qui ne sçauroient estre vtiles aux vns qu'en nuisant aux autres, que, si quelques occasions me contraignoient de m'y employer, ie ne croy point que ie fusse capable d'y reussir. De quoy ie fais icy vne declaration, que ie sçay bien ne pouuoir seruir a me rendre considerable dans le monde, mais aussy n'ay ie aucunement enuie de l'estre ; et ie me tiendray tousiours plus obligé a ceux, par la faueur desquels ie iouray sans empeschement de mon loisir, que ie ne serois a ceux qui m'offriroient les plus honorables emplois de la terre.

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- SpexLibris
- Maltaper
- Marc
- Ogerard
- Abecido
- Zyephyrus
- Seudo
- Cantons-de-l'Est
- M0tty
- Herisson
- *j*jac
- Bartek
- Yland
- Hsarrazin
- Lorlam
- Sarang
- Lupo
- Ladsgroup
- Reseletti
- PerfektesChaos
- SyntaxTerror
- Ftiercel
- Rei-artur
- -xfi-
- Fred J
- Indolences

- Seahen
- MGalloway (WMF)
- Liftarn

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)